



HÉMISPHÈRES

LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

HAUTE ÉCOLE SPÉCIALISÉE DE SUISSE OCCIDENTALE HES-SO
UNIVERSITY OF APPLIED SCIENCES WESTERN SWITZERLAND

Lièvre

Cette carte a été déformée en fonction du nombre de vols par semaine de l'aéroport de Zurich à destination d'une sélection de villes dans le monde. Plus la fréquence est élevée, plus la région desservie se rapproche de Zurich.

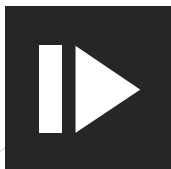


HÉMISPÈRES
LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

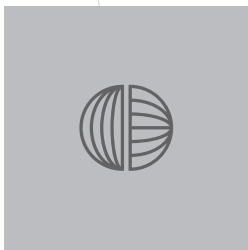
Ralentir pour progresser

ÉDITÉE PAR LA HAUTE ÉCOLE SPÉCIALISÉE DE SUISSE OCCIDENTALE HES-SO

VOLUME II



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

A grey square containing a globe logo at the top, followed by text in French and a website URL.

Slow life, slow food, slow money... Il suffit aujourd'hui de prononcer l'adjectif *slow* pour détendre l'atmosphère et susciter l'approbation générale. Le ralentissement devient l'oasis de l'humain du XXI^e siècle. Dans une société hyperaccélérée, inondée d'informations et de possibles, les individus expriment une soif de lenteur. Mobilité, investissement, alimentation, médecine ou encore management: aucun domaine n'est épargné. Des politiciens de tous bords se mettent à rêver de décélération.

Mais il se pourrait bien que cette oasis se révèle être un mirage. Comme le dit le philosophe Hartmut Rosa dans son interview en page 12, le ralentissement reste un épiphénomène, voire un parasite, parmi les forces de progrès à l'œuvre depuis le début de la modernité. Et d'ailleurs, une approche plus lente suffirait-elle vraiment à résoudre tous nos problèmes? Il est difficile de l'affirmer en restant intellectuellement honnête.

PRÉFACE

Ralentir pour progresser



Geneviève Ruiz,
responsable éditoriale
d'*Hémisphères*

Ce deuxième volume de la revue *Hémisphères* n'est donc pas un hymne au mouvement *slow*, ni un appel à une décélération générale. Il questionne plutôt notre rapport paradoxal à la vitesse et esquisse une adaptation des cadences, certainement plus rationnelle que la course contre la montre qui s'est imposée dans tous les secteurs. Nous avons rencontré des femmes et des hommes, ingénieurs, économistes, artistes et chercheurs, qui se sont confrontés à cette question en y apportant des réponses concrètes et originales. Leurs innovations laissent entrevoir des domaines où le ralentissement peut devenir un progrès. Un dossier à lire de toute urgence donc. Mais en prenant son temps.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



HISTOIRE

8 | Réflexion sur la décélération

PHILOSOPHIE

12 | Hartmut Rosa

SOCIAL

18 | Jardiner ou ralentir le temps urbain

INGÉNIERIE

24 | Quand la mobilité décélère

PATRIMOINE

28 | Un cimetière de voitures

PORTRAITS

30 | Un rapport individualisé à la décélération

CINÉMA

34 | Apitchatpong Weerasethakul

ÉCONOMIE

38 | Ralentir la consommation

Ralentir pour progresser

SOMMAIRE

FINANCE

41 | Hâte toi lentement d'investir

PHOTO

44 | Yann Gross

MUSIQUE

50 | Le tempo perdu

DESIGN

56 | Streamline

LUXE

60 | Marques et durée

MANAGEMENT

64 | L'attitude *slow*

SANTÉ

68 | Vitesse et vieillissement

MÉDECINE

72 | Les voies plus lentes

DÉBAT

74 | L'Arc lémanique dans le temps

81 | Bibliographie
82 | Contributions
86 | Iconographie
87 | Impressum

L'accélération, de l'extase au crash

Trop rapidement exposées, voici quelques bribes d'une histoire d'amour-haine entre les humains et la vitesse.

TEXTE | Geneviève Grimm-Gobat

Décélérez! Levez le pied! Echappez au diktat de la vitesse! Freinez avant qu'il ne soit trop tard! Stop! Tout va trop vite! Nous allons droit dans le mur! De tels avertissements prolifèrent à un rythme qui va crescendo.

Mais depuis quand allons-nous trop vite? Depuis que l'homme, pour se déplacer, a remplacé ses jambes par celles d'un cheval puis par les roues d'une diligence, d'un train, d'une voiture ou les réacteurs d'un avion ou d'une fusée, à chaque étape, on a crié: «Attention danger!» Ainsi, au milieu du XIX^e siècle, les médecins affirmaient qu'au-delà de 40 kilomètres à l'heure, on mettait sa santé en péril. Cette accélération de la vitesse de déplacement a entraîné dans son sillage toutes les activités humaines.

Une nouvelle extase

Devenue aujourd'hui si naturelle, la notion de vitesse est une invention récente qui met en relation l'espace et le temps, $v = d/t$. En 1698, établir un rapport entre des grandeurs de natures différentes a constitué une véritable révolution épistémologique. Le Français Pierre Varignon est l'auteur de cette unité de mesure. De création mathématique permettant de quantifier des mouvements, la vitesse s'est rapidement métamorphosée en manière de penser, de pratiquer, de quantifier et de qualifier l'évolution de la société.

Résultat, même si «nous avons mieux à faire de la vie que d'en accélérer le rythme», comme le

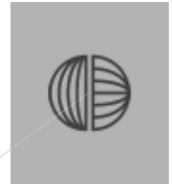
relevait Gandhi, nous avons bel et bien troqué un monde dans lequel «le gros mange le petit pour celui où les plus rapides mangent les plus lents»; ce constat de Klaus Schwab, le fondateur du Forum économique mondial (WEF) de Davos, dépasse largement le monde de l'économie. La vitesse, la «nouvelle extase» décrite par Milan Kundera dans *La Lenteur*, n'a pas tenu ses promesses. Où est le progrès qui devait l'accompagner?

Nos existences se sont transformées en une course contre la montre. Nous devons pédaler toujours plus vite, changer de braquet, pour que la bicyclette ne tombe pas. Car, sans croissances, notre système s'effondre, assure le discours politiquement correct.

Pris au piège

Est-ce Chronos qui dévore ses enfants et crée une société à deux vitesses? Décélérons, préoccupons-nous de ceux qui restent en rade, s'alarmant des esprits critiques. Nous sommes piégés, nous nous livrons à une «immobilité fulgurante», souligne Paul Virilio. La roue motrice qui devait nous faire avancer, nous émanciper, est devenue une roue de hamster dans laquelle nous tournons frénétiquement tout en faisant du surplace.

A qui la faute? «Qui ne voit pas que tout se passe comme si l'objectif de l'économie était d'occuper sans relâche les hommes, quitte à les piétiner,



**Pierre Varignon
(1654-1722)**

Ce mathématicien français a formalisé les définitions de la vitesse instantanée et de l'accélération. Il a déterminé ces deux notions en appliquant le calcul différentiel de Leibniz à la trajectoire d'un corps. Ses résultats ont été très rapidement adoptés par les scientifiques de son époque.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Milan Kundera

Ce célèbre écrivain de langues française et tchèque est né en 1929 en République tchèque. *La Lenteur*, publié en 1995, est son premier roman écrit en français. Sa thèse est qu'en raison d'une fascination pour la vitesse, l'homme moderne oublie les vertus de la lenteur.

de plus en plus vite, sur place?» interroge le philosophe Jean-Pierre Dupuy dans *Pour un catastrophisme éclairé*. Le sociologue allemand Harmut Rosa va jusqu'à assimiler l'histoire de la modernité à une histoire de l'accélération ($a = v/t$). «Le processus d'accélération a été orienté par la logique économique du capitalisme et le programme dominant de la modernité est celui dans lequel l'accélération devient une réponse viable au problème humain de la finitude et de la mort: si nous vivons assez vite, nous pouvons avoir 100 vies!»

Le culte de l'accélération inquiète les écologistes. En fait de vie éternelle, les dépenses d'énergie occasionnées par la vitesse menaceraient la vie même de la planète. Ainsi que notre santé, mise en danger par le stress, ajoutent les médecins confrontés à cette nouvelle forme de pathologie galopante.

Décélération volontaire et involontaire

Les rangs des avocats de la décélération volontaire s'étoffent avec de nouveaux venus aux préoccupations moins collectives qu'individuelles: les adeptes des mouvements *slow*. Le choix de changer de rythme semble l'apanage des riches. Etourdis par leur rythme de vie frénétique, ils aspirent à des moments de répit, coïncident un atelier de lâcher prise entre les courses et les enfants à véhiculer, enchaînent avec un repas *slow food*, une séance de méditation, la recherche d'une offre de *slow travel* sur internet avant de s'adonner à du *slow sex* et de s'endormir épuisés! La vitesse continue à contaminer les «oasis de décélération» qu'ils tentent d'aménager; des mirages plus que des oasis.

Le long des routes, les affiches qui préconisent des «turbosiestes» sont emblématiques de nos comportements paradoxaux. S'accorder une brève sieste, c'est décélérer un instant pour s'assurer une meilleure accélération sur la durée...

Où sont les freins?

Tous les mouvements de refus et de résistance à la vitesse n'empêchent pas la progression inexorable de l'accélération. A quelques exceptions près. Bien involontairement, le rythme se calme parfois.

L'origine de cette décélération peut alors en être la désynchronisation entre le rythme de l'économie, de la technique, de la politique et de l'écosystème. L'engorgement des réseaux routiers illustre un bel exemple de contre-productivité qui voit la vitesse, punie dans ses excès, rencontrer des limites qu'avait prévues le philosophe Ivan Illich. Enfin, un volcan islandais n'est-il pas parvenu à mettre un sérieux coup de décélération en paralysant le trafic aérien en Europe du Nord? Trop souvent négligée, la nature s'est rappelée à notre bon souvenir.

Les voitures sont équipées de freins capables d'imposer leur résistance à la vitesse quand il devient impératif de la réduire pour s'en protéger. Pour s'assurer de leur efficacité, des crash tests sont effectués. Rien de tel pour les passagers de la société de la vitesse, exposés à des décélération intempestives.

Mais décélérer suffit-il? «La décélération, ce serait la croissance avec les avantages de la décroissance. Elle séduira les personnes qui veulent faire carrière dans l'écologie politique en promettant à leurs concitoyens le beurre et l'argent du beurre (...). La décélération est comme la croissance soutenable ou le développement durable, elle ne fait que mieux nous enfermer dans l'économisme», estime Vincent Cheynet, rédacteur en chef du magazine *La Décroissance*.

L'histoire de l'accélération a-t-elle une fin? Vaut-elle se terminer un jour? Dépêchons-nous d'y réfléchir. ►

LEXIQUE DÉCÉLÉRÉ

Accélération

L'augmentation de vitesse touche aujourd'hui les dimensions les plus diverses de la société, du développement de la technologie au rythme de vie des individus.

Arithmomanie

«La maladie de l'homme pressé.» Les personnes victimes de cette pathologie mentale sont obsédées par les nombres. Certains ne peuvent s'empêcher de compter tout ce qui tombe sous leurs yeux.

Décélération

Pour l'économie, la décélération ou le ralentissement a longtemps été associé à la décroissance. On tend toujours davantage à l'associer à une «croissance durable».

Diachronique

Qui suit l'évolution d'un fait ou d'un objet dans le temps – alors qu'une approche synchronique s'intéresse à ce même objet à un moment précis de son histoire.

Dromologie

Issu du grec *dromos* (course), ce terme désigne l'étude de l'impact de la vitesse dans les sociétés modernes.

Loi de Parkinson

Exprimée en 1958 par l'essayiste britannique Cyril Northcote Parkinson, cette loi affirme que «tout travail s'étale de façon à occuper le temps disponible pour son achèvement».

Mouvement *slow*

Ce terme regroupe tous les concepts étiquetés *slow*, du *slow art* au *slow management*, du *slow money* au *slow food*. Ils partagent un but commun: corriger la tendance actuelle à accélérer jusqu'à l'épuisement.

Périodicité

Le rythme temporel auquel se répètent les événements.

Temps mondial

Le concept imaginaire de «temps mondial» soutient qu'un événement important peut influencer, accélérer ou amoindrir l'avènement d'autres phénomènes à l'autre bout de la planète.

Uchronie

Que se serait-il passé si le mur de Berlin n'était pas tombé? Une uchronie (ou euchronie) représente un récit fictif qui explore une histoire alternative «non telle qu'elle fut, mais telle qu'elle aurait pu être», écrit son inventeur, le philosophe français Charles Renouvier. Une sorte de retour vers le futur.

Vélociphérique

Goethe décrit les temps modernes comme «vélociphériques» (de «vélocité»), leur reprochant «de ne rien laisser parvenir à maturité» et de «gaspiller» chaque journée.

Vitesse

Qu'elle soit lente ou rapide, la vitesse exprime une avancée – plus ou moins grande – dans un laps de temps donné.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

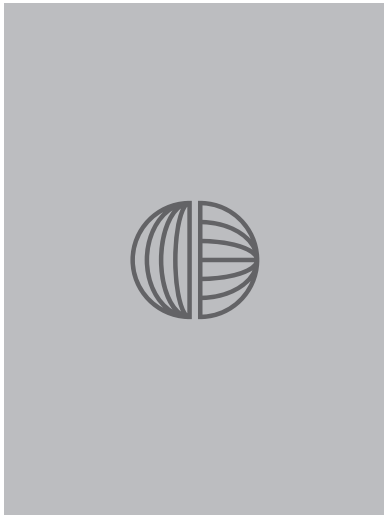
Cette série de neuf images consécutives capture le mouvement d'un homme en train de sauter par-dessus un obstacle. Elle a été prise par Eadweard Muybridge à Palo Alto en 1879 et publiée dans son ouvrage *The Attitudes of Animals in Motion: A Series of Photographs Illustrating the Consecutive Positions Assumed by Animals in Performing Various Movements, United States, 1881* (Athletes. Walking High Leap).



La Rivolta (La Révolte) est un tableau du peintre Luigi Russolo (1885-1947), datant de 1911. Cet Italien a adhéré au futurisme, dont il a signé le Manifeste en 1910. Ce mouvement littéraire et artistique encensait le monde moderne et la vitesse.

$$a = \frac{(v_1 - v_0)}{(t_1 - t_0)}$$

a = accélération positive ou négative en m/s²
v₁ = vitesse à l'instant final en m/s
v₀ = vitesse à l'instant initial en m/s
t₁ = temps à l'instant final en seconde
t₀ = temps à l'instant initial en seconde



Cette couverture du *Popular Science magazine*, 1920, montre un inventeur perplexe devant une machine à mouvement perpétuel. Un vieux rêve de l'homme, sur lequel beaucoup de savants se sont penchés, consiste à mouvoir une roue en rotation perpétuelle, afin de disposer d'énergie gratuite. Il est impossible à réaliser car si un mouvement perpétuel peut exister en théorie sans aucune énergie extérieure, il ne peut pas devenir une source d'énergie. D'où la perplexité de l'inventeur.



L'éruption du volcan islandais Eyjafjöll a provoqué une décélération sans précédent du trafic aérien mondial en 2010. Porté par les vents, le nuage volcanique a atteint l'Europe continentale le 15 avril. La majorité des pays situés entre la France et la Russie ont alors fermé leur espace aérien. Ce n'est qu'à partir du 20 avril que l'Union européenne a décidé de rouvrir progressivement ses aéroports. L'Association internationale du transport aérien a estimé à 1,7 milliard de dollars le préjudice financier subi par les compagnies aériennes.

La décélération ou l'utopie de la modernité

Dans son livre *Accélération*, le philosophe Hartmut Rosa explique pourquoi l'homme moderne est toujours davantage pressé par le temps, en dépit des progrès technologiques. Une spirale de vitesse que la seule idéologie de la décroissance ne serait pas à même de stopper.

TEXTE | Geneviève Ruiz
ILLUSTRATION | Domenico Mendicino

Patience, un habitant du royaume d'Utempie, avait jadis besoin de 6h de marche pour annoncer une nouvelle à son ami de la ville voisine. Lorsque la technologie est arrivée, il lui suffisait de décrocher le téléphone quelques minutes, ce qui lui laissait le temps de faire une sieste ou d'aller nager dans la mer. Au lieu de recopier des livres à la main, il fallait seulement appuyer sur le bouton de la photocopieuse. Plus besoin de passer des journées à couper du bois, le chauffage automatique se chargeant de chauffer la maison en hiver. Du coup, Patience avait enfin le temps de s'asseoir dans son jardin, de discuter avec sa femme et de faire de la musique. Il était heureux car il avait gagné du temps. L'excédent de temps avait fait de lui un autre homme et d'Utempie une autre société...

C'est avec cette fable que le philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa entame son livre intitulé *Accélération* (Paris, 2010). Pourquoi les avancées technologiques n'ont-elles pas fait d'Utempie une réalité? C'est la question transversale que se pose ce professeur à l'Université Friedrich-Schiller de Jéna en Allemagne. Les tenants de la modernité

croyaient pourtant fort à ce paradis au XIX^e siècle. «Les avocats du progrès n'ont presque jamais douté que l'efficacité technologique et économique moderne finirait par produire une société harmonieuse et émancipée du temps», explique Hartmut Rosa.

Pourquoi assiste-t-on exactement au contraire, c'est-à-dire à un être humain du XXI^e siècle stressé par le temps comme jamais dans l'histoire? Parce que, selon la thèse de Rosa, l'accélération technique entamée avec la modernité a été couplée à une accélération des changements sociaux et des rythmes de vie. Ces trois ensembles se sont unis pour former une spirale d'accélération incontrôlable, une société qui avance «au rythme d'une pente qui s'éboule»: la vitesse des transports n'est-elle pas passée de 15 km/h à plus de 1'000 (sans prendre en compte les voyages dans l'espace)? Et s'il fallait, au XVIII^e siècle, plusieurs semaines pour rallier l'Europe à l'Amérique, six heures suffisent aujourd'hui. C'est pourquoi, pour notre société actuelle, le monde paraît 60 fois plus petit qu'avant 1850. Quant à la vitesse de la communication, elle aurait été multipliée par un facteur de 10⁷ pour le seul XX^e siècle.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

La pression temporelle de nos sociétés se fait alors si forte qu'elle affecte les identités. Effritement de l'Etat-Nation, des liens intergénérationnels, de la sphère privée et flexibilisation du travail, Hartmut Rosa analyse tous les éléments de notre société à travers la loupe du temps. Plutôt pessimiste au sujet des mouvements de décélération, «qui ont existé depuis le début de la modernité», il les considère comme parasitaires: «Dans le processus de modernisation, les forces d'accélération et les forces de décélération ne pèsent pas du même poids: les tendances à l'inertie peuvent être interprétées soit comme des tendances résiduelles, soit comme des formes de réaction aux processus d'accélération et elles sont donc, dans tous les cas, secondaires par rapport aux forces d'accélération.» Pour le sociologue, notre époque, qu'il nomme modernité tardive, est certes caractérisée par une flexibilisation des structures temporelles, mais elle sert surtout à accélérer encore plus le rythme de vie, et non à le ralentir. Nous avons joint ce philosophe du temps, pendant plus d'une heure, au téléphone.

Le sentiment de stress et d'urgence constante s'est généralisé chez l'homme du XXI^e siècle. Comment expliquez-vous ce phénomène?

Il s'agit tout d'abord d'un paradoxe: jamais dans l'histoire, l'être humain n'a disposé d'autant de technologies lui permettant d'économiser le temps. Il n'a non plus jamais disposé d'autant de temps libre. Jamais non plus, l'homme n'a fait autant d'efforts pour gagner du temps: le fast-food permet de manger rapidement, le speed-dating de rencontrer un partenaire plus vite, le multitasking de réaliser plusieurs tâches simultanément ou la turbo-sieste de se relaxer en quelques minutes. Alors pourquoi ce sentiment répandu de stress et d'urgence permanente, à tel point qu'il est devenu une caractéristique fondamentale de notre société? Parce que, de nombreuses études le montrent, le nombre d'actions par unité de temps n'a cessé de croître depuis le début de l'ère industrielle.

Les actions par unité de temps ont augmenté car jamais nous n'avons eu autant de possibles

ouverts. On peut écouter la musique du monde entier en quelques clics, prendre l'avion pour quelques dizaines de francs, suivre des formations dans tous les domaines. Le problème ne réside plus, comme dans la prémodernité, dans le nombre des possibles à disposition, mais dans les ressources temporelles limitées qui permettent de les réaliser. Dans la tête de l'individu actuel se bousculent sans arrêt des injonctions comme «il faut que je m'inscrive à ce cours de yoga, que je lise le dernier livre paru, que j'envoie mes enfants à des cours de chinois, que je participe à cette soirée de réseautage et que je ne manque pas cette dernière formation continue indispensable... »

Il s'agit d'une suite sans fin d'injonctions, qui nous font perdre du temps à force de devoir effectuer des choix et coordonner nos différentes activités. Surtout, elles sont devenues obligatoires en raison d'une compétition accrue de la société, au cœur de la spirale d'accélération que nous vivons.

Dans votre livre, vous constatez que le rythme de vie n'a pas augmenté à cause de, mais en dépit des avancées technologiques. N'existe-t-il donc pas de lien de cause à effet entre la technologie et l'accélération?

Les avancées technologiques auraient pu nous mener vers une société moins stressante, dans laquelle les acteurs auraient davantage de temps. Envoyer un e-mail prend nettement moins de temps que d'écrire une lettre. Mais c'est le contraire qui s'est passé. Ce que j'essaie de montrer, c'est que l'accélération technologique n'entraîne pas forcément une accélération sociale. Or dans notre société, nous vivons un couplage des deux, pour des raisons historico-culturelles complexes: les technologies nous permettent d'agir et de nous déplacer toujours plus vite, et simultanément, la pression à la production et les changements sociaux de nos vies (divorces, déménagements, changements de métiers, etc.) s'accroissent également. Le couplage de ces deux phénomènes, qui se nourrissent, donne lieu à l'accélération incontrôlée de notre époque et l'impression pour le sujet, de se trouver constamment sur une pente qui s'écroule.

Hartmut Rosa en dates

1965
Naissance à Lörrach en Allemagne
1997
Doctorat en sciences politiques à l'Université de Berlin

Depuis 1997
Professeur de sociologie et de sciences politiques dans plusieurs universités allemandes (Mannheim, Iéna, Duisbourg-Essen, Augsburg)

Depuis 2001
Professeur de sociologie à la New School University de New York

Vous évoquez souvent une dissolution de l'identité. De quoi s'agit-il?

La période que nous vivons actuellement connaît une telle accélération que des phénomènes auparavant stables, comme le travail ou le conjoint, deviennent fluides et provisoires. Cela affecte évidemment l'identité et la manière d'être au monde de l'homme. Auparavant, l'individu s'identifiait comme suit: «Je suis boulanger, j'habite à Paris, je suis marié à Mireille et je vote socialiste.» Cela s'est transformé en: «Je travaille actuellement comme boulanger, je loge pour l'instant à Paris avec Mireille et je voterai socialiste aux prochaines élections.» L'être humain s'identifie maintenant au moyen de situations temporaires. Les seuls îlots de stabilité seraient les liens parents-enfants, qui eux s'inscrivent dans la durée. La vie devient donc une succession d'événements et de situations, qui s'enchaînent avec une telle rapidité que nous n'avons plus le temps de les assimiler. Nous vivons quantités d'expériences, mais de façon superficielle. Et comme nous ne les intégrons plus dans notre identité, par manque de temps, nous avons l'impression que notre vie défile encore plus vite, car elle paraît vide.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

En quoi l'accélération actuelle affecte-t-elle le système politique et la démocratie?

L'accélération vertigineuse des flux financiers, commerciaux et migratoires, regroupés communément sous le terme de mondialisation, affaiblit les Etats-Nations et les démocraties. Parce que ces derniers fonctionnent à un rythme bien plus lent et selon des processus qui ne peuvent pas aller plus vite. Jusqu'à la fin du XX^e siècle, l'Etat avait permis une gigantesque accélération de l'économie et des infrastructures, en instaurant par exemple des monnaies uniques, en unifiant les langues, ou en investissant dans les infrastructures ferroviaires. Depuis la fin de la guerre froide environ, il est devenu une entrave à la nouvelle vague d'accélération. Sa seule manière d'être désormais en phase avec le rythme de la société consiste à déréguler... Pour lui permettre de fonctionner plus vite. D'où une perte de contrôle de la société sur elle-même et un affaiblissement considérable de la démocratie.

Vous définissez tout de même un certain nombre d'îlots de décélération dans notre société. Quels sont-ils?

J'analyse cinq formes de décélération. La première relève des limites naturelles de la vitesse. C'est-à-dire qu'il existe d'évidentes limites physiques, biologiques ou anthropologiques, à l'accélération, comme la vitesse du cerveau, la grossesse ou le renouvellement des matières premières naturelles. J'observe ensuite des niches territoriales, sociales et culturelles, qui ont en partie échappé aux processus de la modernité, comme certaines sectes ou les communautés Amish de l'Ohio. Puis viennent les ralentissements dysfonctionnels, qui représentent des contrecoups non intentionnels au processus d'accélération: les embouteillages ou les dépressions en sont des exemples. Une quatrième forme de la décélération a trait à l'idéologie. Elle existe depuis le début de la modernité et a toujours accompagné les différentes vagues d'accélération. On se souvient par exemple des résistances à l'introduction du chemin de fer ou du télégraphe. Actuellement c'est le mouvement *slow* qui incarne cette résistance. Pour finir, j'observe un phénomène de pétrification structurelle de certaines institutions. C'est à mon sens le mouvement de

décélération le plus puissant de notre société. L'idée est que l'évolution interne des sociétés modernes est en proie à une paralysie. L'Etat-Nation, la bureaucratie ou le folklore sont des exemples de cette pétrification, qui a conduit des spécialistes à parler de «fin de l'histoire».

Vous considérez la décélération comme un phénomène parasitaire. N'est-ce pas un peu pessimiste?

Il est vrai que je considère que dans, le processus de modernisation, les forces d'accélération et de décélération forment une lutte en faveur de la première. Les mouvements de décélération idéologiques, comme le *slow* actuel, ont toujours été le fait d'intellectuels plutôt nantis, critiques à l'égard du capitalisme. Ils peuvent parfois même servir à mieux accélérer, si l'on prend l'exemple du yoga, qui permet avant tout de booster les performances du cerveau. Ou les vacances, qui représentent une oasis de décélération temporaire pour mieux redémarrer ensuite. Il est trop tôt pour affirmer que des mouvements comme la décroissance ou le *slow food* ne deviendront pas fondamentaux à l'avenir. Pour l'instant, je pense qu'ils relèvent de la cosmétique. Je considère que l'hyper-accélération que nous connaissons en ce début de XXI^e siècle va conduire à des mutations anthropologiques sans précédent et qu'il sera difficile de revenir en arrière. On observe déjà que les capacités cérébrales des enfants se sont modifiées.

Le mythe d'Utempie ne pourra donc jamais être atteint...

Pour l'instant, je suis plutôt pessimiste car les structures fondamentales de notre société poussent encore à une hyper-accélération des processus sociaux. Mais il est possible que nous atteignons un jour un tel stade de vitesse, que tout deviendra incontrôlable et que l'édifice s'écroulera. Je suis convaincu que le mythe d'Utempie serait plausible, dans le sens où l'être humain pourrait être à même de mieux profiter des technologies qu'il a inventées, au lieu de se laisser contrôler par elles. Nous menons d'ailleurs des recherches dans ce sens avec mes collègues. Les résultats permettront peut-être enfin à l'humanité d'atteindre cette utopie de la modernité décélérée, tant convoitée... 📖

Le temps n'est pas un mécanisme aussi précis et régulier qu'on pourrait le croire. La journée se rallonge par exemple d'une poignée de millisecondes chaque siècle, en raison des marées qui freinent la rotation de notre planète. Ci-dessus, un résumé des connaissances astronomiques universelles, tiré de l'une des premières encyclopédies en langue anglaise, publiée par Ephraim Chambers à Londres, en 1728.



complète de la revue
 en ligne sur le site
hemispheres.com

Quand la tête vieillit plus vite que les pieds

De notre horloge interne aux satellites GPS, le temps n'est pas aussi régulier qu'on pourrait le croire.

Né avec le Big Bang il y a quelque 13,7 milliards d'années, le temps n'est pas constant: il s'écoule plus lentement pour des objets rapides ou soumis à la force de la gravité. Ces effets décrits par la Théorie de la relativité sont bien réels et ont même servi à corriger les horloges ultra-précises embarquées dans les premiers satellites GPS. L'attraction terrestre décroissant avec l'altitude, notre tête vieillit plus rapidement que nos pieds – d'environ 0,3 ms après 80 ans.

La durée de notre journée sur Terre n'est guère plus fiable. Notre planète tourne une fois sur elle-même en 23h56 (un jour sidéral), mais s'étant entre-temps déplacée, elle a besoin de quelques minutes de plus pour retrouver le Soleil à la même position. Résultat: si le jour solaire compte en moyenne 24 heures, sa durée oscille au cours de l'année de quelques dizaines de secondes. De plus, la journée se rallonge d'une poignée de millisecondes chaque siècle – les diplodocus ne disposaient que de 23 heures par jour. Les responsables sont les marées, qui freinent continuellement la rotation de notre planète.

Nos rythmes corporels suivent un cycle circadien précis d'environ 24h11, qui s'observe dans la succession régulière d'événements physiologiques: pics de glucose et d'hormones de stress au réveil ainsi que de température et de pression sanguine en début de soirée. L'arrivée de l'obscurité fait venir le marchand de sable – sous la forme de l'hormone du sommeil, la mélatonine. Mais notre horloge interne est constamment remise à l'heure par l'alternance de la lumière du jour et de la nuit. Une cure de lumière reste le meilleur moyen de lutter contre le jet lag.

Réelles ou psychologiques, ces variations temporelles peuvent désormais être mesurées avec une précision plus qu'helvétique. Basée au National Institute of Standards and Technology aux Etats-Unis, l'horloge la plus précise du monde est fiable à la 17^e décimale. Depuis la création de la Terre il y a 4,5 milliards d'années, elle aurait perdu à peine plus d'une seconde.

Par Daniel Saraga

Jardiner ou ralentir le temps urbain

Les potagers bourgeonnent dans les villes romandes.
Comme les jardins familiaux, ils permettent
aux habitants de ralentir leur rythme de vie quotidien.

TEXTE | *Melinda Marchese*

Plusieurs fois par semaine, Alexandre Grobet arrose, retourne la terre et récolte tomates et poireaux dans son potager. Ni paysan ni propriétaire d'une villa avec jardin, ce jeune professeur de géographie vit dans un immeuble locatif dans la commune genevoise du Grand-Saconnex. Il fait partie de la vingtaine d'habitants du quartier qui cultivent une parcelle sur le potager urbain mis en place en mai dernier par l'association Equiterre. «Pendant la belle saison, mon amie et moi n'avons pas eu besoin d'acheter de légumes, confie le trentenaire. S'occuper d'un potager requiert du temps, mais cela n'est pas du tout contraignant; c'est une activité plaisante et apaisante.»

Déjà très répandus en France et aux Etats-Unis, les potagers urbains (aussi appelés «jardins partagés») se développent aujourd'hui en Suisse romande, avec comme objectif de ramener la nature dans les zones bétonnées. La Ville de Lausanne fait figure de pionnière en ayant lancé en 1996 sa première zone de plantage (elle en compte huit aujourd'hui). A Genève, plusieurs projets sont en route. «Nous venons d'inaugurer un potager urbain sur la commune de Thônex, suivront au printemps prochain celui de Meyrin et un deuxième au Grand-Saconnex, se réjouit Hélène Gaillard, responsable du projet au sein d'Equiterre. Ces initiatives répondent à une demande, les citadins ont envie de jardiner!»

Le concept: «Chaque ménage qui le souhaite loue – à un prix symbolique de 3 francs le m² – de 5 à 30 m² de terre. Nous les conseillons pour cultiver, de manière écologique, leurs fruits et légumes.» Au-delà de la gourmande récolte, ces initiatives jouent un rôle fédérateur au sein des quartiers. «Des retraités, mais également des familles ou des jeunes couples jardinent sur notre potager, décrit Alexandre Grobet. Il nous arrive d'organiser des rencontres, de nous entraider ou d'échanger les produits de nos récoltes; ce projet stimule la collaboration intergénérationnelle et la création de liens sociaux.» Ecoles et centres de loisirs du quartier y cultivent aussi leur parcelle.

Respect de l'environnement, sensibilisation à la nature et à l'importance de consommer des produits sains et locaux, les potagers urbains s'inscrivent dans une démarche de développement durable des villes. Et des citadins également. «Nos jardiniers en herbe nous disent souvent que cette pratique les déstresse et leur fait du bien», note Hélène Gaillard.

Les potagers urbains se profilent comme une alternative aux jardins familiaux, ces parcelles de terrain mises à la disposition des citadins depuis plus de cent ans, suffisamment grandes pour compter cabanons aménagés (avec mobilier et barbecue), et dont la présence est

aujourd'hui remise en question. Créés à la fin du XIX^e siècle pour soutenir les ouvriers d'origine agricole déracinés dans les centres urbains (on les appelait d'ailleurs «jardins ouvriers»), ces espaces de culture occupent de vastes surfaces de terrain. A titre d'exemple, à Zurich, les jardins familiaux représentaient jusqu'à récemment 132 ha, soit l'équivalent de 185 terrains de football...

Un «luxe» à l'heure où les villes manquent cruellement d'espaces de construction. «Aux alentours de 1950, chaque parcelle mesurait 400 m². Progressivement, leur taille a diminué de moitié, rapportent Arnaud Frauenfelder, Christophe Delay et Laure Scalabrini, sociologues à la Haute école de travail social Genève – HETS-GE, qui ont mené une enquête de terrain sur trois sites de jardins familiaux genevois. Mais le territoire qu'ils occupent reste important; dans les réflexions sur l'aménagement futur du territoire, les autorités essaient d'imaginer de nouvelles formes de jardins en ville, plus économes en sol.» A Genève, par exemple, divers groupes de jardins familiaux devront certainement être déplacés pour construire plusieurs centaines de logements.

Les potagers partagés, comme celui du Grand-Saconnex, et les jardins familiaux présentent un point commun: ils permettent à des citoyens de jardiner et, par conséquent, de les rapprocher de la nature. «Les jardiniers que nous avons rencontrés nous ont parlé du plaisir qu'ils ressentent en voyant leurs légumes pousser, ajoutent les sociologues. Ils consacrent un temps fou à leur jardin mais se sentent émancipés de toutes contraintes de la vie quotidienne, notamment au regard de la position d'exécutant souvent occupée dans la sphère productive. Il s'agit d'un temps qu'ils maîtrisent.» Les locataires de jardins familiaux redoutent pourtant d'être à l'avenir privés de leur parcelle et de devoir se rediriger vers un potager urbain. «La majorité sont encore aujourd'hui des personnes d'origine rurale qui éprouvent le besoin de jardiner, analysent les chercheurs. Le concept de potagers urbains ne pourrait pas les satisfaire entièrement.»

La grande différence de surface à disposition transforme la fonction du lieu. «Une vaste sur-



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com


Les sociologues Arnaud Frauenfelder, Laure Scalabrini et Christophe Delay ont mené une recherche de terrain sur les jardins familiaux genevois.

Une enquête sur les potagers

Réalisée sous mandat de la Direction générale d'aménagement du territoire de Genève, cette étude sociologique visait à mettre en lumière «*Les usages sociaux des jardins familiaux à Genève*»: les pratiques d'autoconsommation alimentaire, les relations d'échanges entre usagers, la morale et les significations de ce loisir. Pour ce faire, les chercheurs ont mené 24 entretiens approfondis auprès de ménages concernés, une série d'observations répétées sur le terrain, ainsi qu'une analyse de données statistiques officielles. Le livre *Joindre l'utile à l'agréable: le jardin familial et la culture populaire* (Frauenfelder A., Delay C., Scalabrini L., titre provisoire), paraîtra en 2012 aux éditions Antipodes.

face permet d'installer un cabanon et du mobilier, ce qui est perçu par les locataires, souvent issus des classes populaires, comme une forme d'accès à la propriété (la «villa du pauvre», comme disent certains). D'autant plus que chaque parcelle est individuelle et aménagée selon les goûts de chacun. Ils y reçoivent la famille, organisent des fêtes et certains y passent leurs week-ends, voire leurs vacances.» La quantité et la diversité des produits cultivés permettent à certains ménages de faire des économies.

Les potagers urbains qui émergent aujourd'hui au pied des immeubles favorisent autant le dynamisme d'un quartier et l'écologie – les personnes doivent d'ailleurs habiter à moins de cinq minutes à pied du lieu – que les questions sociales.

«A cause de la croissance et la densification des villes, nous vivons une période de réforme en matière de jardinage urbain, notent les sociologues. Il reviendra aux autorités politiques de choisir quelle forme se développera à l'avenir, tout en gardant à l'esprit que plusieurs d'entre elles peuvent aussi cohabiter.» 

Les jardins familiaux ont été créés en Suisse à la fin du XIX^e siècle pour soutenir les ouvriers d'origine agricole déracinés dans les centres urbains. Ils occupent parfois de vastes surfaces de terrain, qui sont remises en question à l'heure où les villes manquent d'espace.

La version
est
www.re



on complète de la revue
en vente sur le site
revuehemispheres.com



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



Les potagers partagés se multiplient dans les villes romandes. Ils permettent au citadin de se connecter avec la nature et favorisent la mixité sociale. D'une taille plus petite que les jardins familiaux, ils ne permettent pas à leurs usagers d'y installer des cabanons, mais stimulent le dynamisme des quartiers.

Manger éthique et écologique

Le concept du *slow food* rassemble ses adeptes en prônant des valeurs telles que la consommation des aliments locaux et la préservation de la diversité culinaire.

TEXTE | *Melinda Marchese*

On estime que 100'000 personnes à travers le monde pratiquent le *slow food*. Ce mouvement, né en Italie à la fin des années 1990, a su s'imposer en prônant un mode de consommation alimentaire basé sur des valeurs écologiques, éthiques et épicuriennes. Manger des produits locaux, cultivés dans des conditions respectueuses de l'homme et de l'environnement, préserver la diversité alimentaire et prendre le temps de savourer chaque repas sont les principes que chaque *slow fooder* convaincu se voue à respecter quotidiennement.

«Le concept du *slow food* pourrait se définir en trois mots: une alimentation bonne, propre et juste, explique Xavier Marsault, cuisinier de formation et maître de formation professionnelle à la Haute Ecole de Santé Genève – HEdS, filière Nutrition et diététique. L'une de ses idées maîtresses consiste à encourager la consommation d'aliments le moins transformés possible.»

Car le *slow food* s'est développé en réaction à l'expansion galopante de l'industrie agroalimentaire – et du fast-food. En 1986, l'inauguration d'un restaurant de la chaîne américaine McDonald's à Rome, à proximité de la fameuse Piazza di Spagna, pousse le sociologue et critique gastronomique italien Carlo Petrini à déclarer la guerre à la restauration rapide.

Il fonde l'association Slow Food – reconnue comme pionnière de tous les autres mouvements étiquetés *slow* – et organise des événements pour promouvoir sa philosophie. Des foires notamment, telles que le Salon du goût à Turin ou «Cheese», un salon consacré aux fro-

mages du monde. Mille trois cents antennes – baptisées *convivia* – ont vu le jour dans plus d'une centaine de pays et permettent aux membres de l'association de se réunir. L'objectif: soutenir les produits en voie de disparition pour préserver le patrimoine culinaire, mettre en relation producteurs et consommateurs, et promouvoir une alimentation responsable.

«Aujourd'hui, suite aux diverses crises alimentaires (vache folle, épidémie liée aux germes de soja...), les consommateurs prennent toujours plus conscience de l'importance d'une alimentation saine, d'où le succès d'une philosophie telle que le *slow food*, note Laurence Ossipow Wüest, ethnologue et professeure à la Haute Ecole de travail social, qui a mené plusieurs recherches autour des comportements alimentaires. Mais la définition et l'origine du *slow food* sous-entendent que le fast-food est de la «mauvaise» nourriture, ce qui n'est pas forcément le cas. Bentos, pizzas ou hamburgers, selon leur préparation, peuvent aussi représenter un «vrai» repas.»

Ce qui est sûr, c'est que, quel que soit le produit, prendre le temps de manger représente un bienfait pour la santé. «Mastiquer consciencieusement les aliments présente de nombreux avantages, confirme Evelyne Orsat, diététicienne HES et chargée d'enseignement en filière Nutrition et diététique. En plus de favoriser le déclenchement d'une digestion efficace, la mastication et la sécrétion de salive amplifient la détection des goûts et parfums des aliments.»

Manger, c'est aussi prendre conscience de ce que l'on a choisi de consommer. «Certaines études mettent en évidence une consommation supérieure lorsque l'on mange sans porter attention au repas, ajoute la diététicienne. Prendre le temps de manger, c'est profiter des qualités sensorielles des aliments en écoutant les signaux du corps: c'est réapprivoiser la vie.» 🍴

Mobilité lente? Pas si vite!

La mobilité douce fait son chemin en politique et dans les médias, mais moins dans nos habitudes quotidiennes.

TEXTE | Daniel Saraga

A vélo au boulot, mais en voiture à la montagne. La bonne conscience environnementale, relayée par les médias, ONG et des publicités léni-fiantes, cache une mobilité paradoxale. Car dans les faits, nous avalons bon an, mal an toujours davantage de kilomètres. Pour fuir le stress du quotidien, nous recherchons la lenteur, un espace hors du temps qui nous permette de nous ressourcer. Mais ces marches, randonnées à dos d'âne et autres descentes de rivière à l'autre bout du monde commencent souvent par un voyage en avion. Lenteur et vitesse représentent alors deux éléments indissociables.

Le touriste cherche l'isolement, mais souvent sans succès. Coincé entre son smartphone, internet et les réseaux sociaux, il est «physiquement éloigné, mais psychologiquement présent dans sa routine quotidienne», glisse Rafael Matos-Wasem, professeur à la HES-SO Valais Wallis filière tourisme. Même l'éco-conscient finit par prendre l'avion – quitte à acheter des indulgences avec Myclimate. L'argument économique reste surpuissant et les prix des compagnies low-cost irrésistibles. «Un de mes étudiants m'a dit avoir pris 30 fois l'avion en une année.»

Bien sûr, certains refusent l'avion. «Le grand-père de ma femme ne prend plus que l'autocar pour se rendre de Pologne en Suisse, raconte Rafael Matos-Wasem. Il veut ainsi ressentir l'éloignement ou le rapprochement. Mais ces

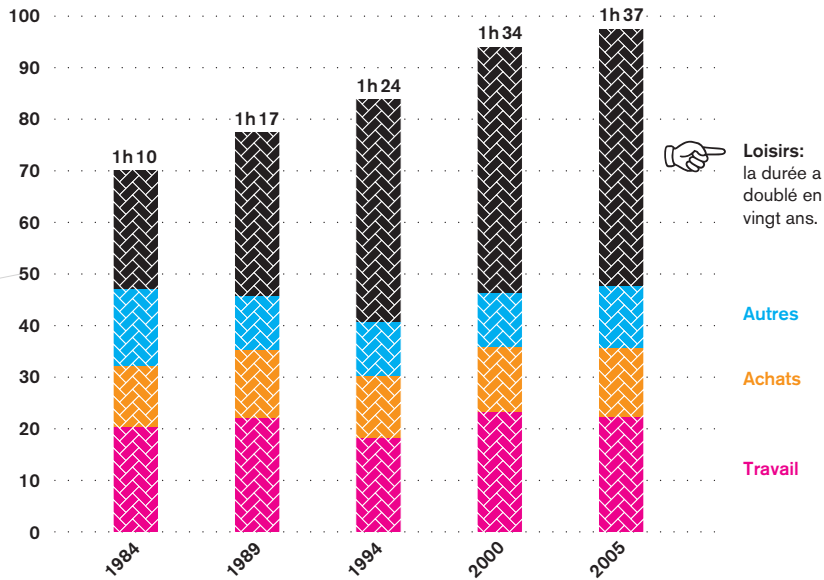
cas restent marginaux.» La mobilité lente est davantage concept marketing que réalité.

Mêmes paradoxes au niveau local. Plus de 80% des Suisses prennent leur voiture pour aller en montagne et les *slowup* attirent des foules qui s'y rendent en automobile, les vélos chargés dans le coffre. Les efforts politiques ne suffisent pas. Mis sur pied par l'ATE, le WWF et l'Institut de tourisme de la haute-école valaisanne, «le projet Vacances sans voiture est pour l'instant un échec patent», confie le chercheur. Quant au programme SuisseMobile – des parcours à pied, à vélo et canoë qui sillonnent le pays –, qui avait des ambitions internationales, il a subi des coupes budgétaires. Disposées à la sortie de chaque gare, ces cartes entretiennent le fantasme, rarement réalisé, de traverser un jour le pays entier à pied.

Les distances parcourues par les pendulaires augmentent mais les durées restent à peu près constantes au cours du temps, que ce soit à pied ou à cheval, en auto ou à vélo, note Malene Freudendal-Pedersen, spécialiste de la mobilité à l'Université de Roskilde au Danemark. Très performant en ville, le vélo est bien le nouvel acteur de la mobilité urbaine. Si les kilomètres parcourus globalement en Suisse restent stables, le nombre de cyclistes en ville explose, comme à Lausanne qui a observé une augmentation de 60% entre 2002 et 2008 à quatre lieux de passage.

Croissance de la mobilité en Suisse

Minutes de parcours, par jour et par personne, tous moyens de transport confondus



Source: OFS



La version complète de la revue est en vente sur le site www.revuehemispheres.com

Pour le professeur Rafael Matos-Wasem, les personnes qui optent consciemment pour une mobilité douce en renonçant à la voiture ou à l'avion restent des cas marginaux.

«La notion de vitesse va avec celle de liberté», note Malene Freudendal-Pedersen. Le vélo offre une sensation de liberté et même de rapidité lorsqu'on remonte une file de voitures. C'est toute la différence entre vitesse de pointe et vitesse moyenne: en ville, des voitures potentiellement plus rapides arrivent après les vélos. La mobilité douce est la plus rapide – sauf dans les mégapoles, où aller plus vite exigera de prendre l'hélicoptère.

Avec la démocratisation de l'avion et de la voiture, la vitesse a perdu de son exclusivité. Les conducteurs recherchent surtout le confort et la sécurité que promettent les voitures lourdes telles que les 4x4. «Souvent, les gens qui ne possèdent pas d'automobile n'en ont pas les moyens», note Giuseppe Pini, directeur de l'Observatoire de la mobilité à Genève. Les autres, qui s'en passent par choix, sont souvent des jeunes professionnels. Mobiles, ils se rattrapent avec des voyages en avion et sont donc lents du lundi au vendredi, et rapides le week-end.» Ils s'achèteront une voiture avec l'arrivée des enfants et le déménagement du centre-ville pour la banlieue. Les considérations environnementales

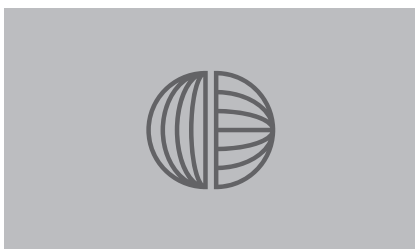
sont absentes – en tout cas pour les Vaudois, qui dans les enquêtes privilégient toujours la rapidité et le confort, indique Giuseppe Pini.

«Les urbanistes et planificateurs ont négligé l'expérience ressentie par les voyageurs, poursuit Malene Freudendal-Pedersen. Leurs modèles comptent les kilomètres et les minutes, mais ne prennent pas en compte les aspects émotionnels.» Ceux-ci sont surprenants. «Face à l'exigence croissante d'être atteignable et efficace, les déplacements deviennent l'unique opportunité de rester avec soi-même. On peut être seul, écouter la radio au volant ou lire dans le train.» Pris dans les bouchons, certains automobilistes disent savourer ce temps mort pour ne rien faire.

En principe, la marche devrait permettre de ne «rien faire». Mais hélas, équipés de nos smartphones, nous deviendrons bientôt des marcheurs-lecteurs, qui se déplacent certes lentement, mais sans perdre une seconde. «Si le temps est de l'argent, l'accélération est le pouvoir», disait le philosophe Paul Virilio. Et la décelération de la mobilité, un vœu pieux. ▯

La mobilité déclinée au futur

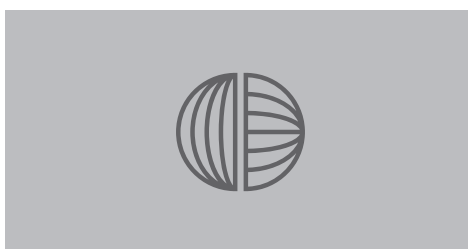
Des prototypes fascinants, déjà utilisables ou futuristes, sont développés dans les hautes écoles. Florilège.



Consomini

Un tiers de litres aux 100

Haute Ecole Arc Ingénierie, Le Locle
Les prototypes de voiture les plus économes consomment moins de 0,05 l/100 km, mais ressemblent à des cigares sur roues – guère confortables. La Consomini Urban, elle, ressemble déjà plus à un véhicule normal: on peut s'y asseoir. Avec une consommation inférieure à 0,3 l/100 km, elle a pris la 3^e place au Shell-Ecomarathon 2011 européen dans un parcours de type urbain pour la seconde année consécutive.



Biomobile

Mettez du bananier dans votre carrosserie

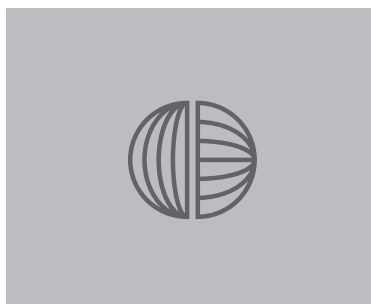
Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture – hepia, Genève
Avec un simple moteur de débroussaillieuse alimenté par du biofuel issu de déchets organiques, la Biomobile ne consomme que 0,1 l/100 km. La partie supérieure de la carrosserie est faite en fibres de bananiers, le dessous en cellulose. Pour encore améliorer l'empreinte écologique de leur véhicule, les chercheurs imaginent remplacer les fibres de carbone du châssis par du bambou.



Magic Turtle

Un tricycle solaire au look rétro

Haute école de gestion Arc, Neuchâtel
Inspiré par le design des calèches, le tricycle électrique Magic Turtle veut s'éloigner du style futuriste usuel en automobile pour se démarquer avec son caractère *steampunk*. Un toit recouvert de cellules photovoltaïques recharge la batterie qui permet de transporter jusqu'à 290 kg (ou 2 personnes) sur 50 à 100 km.

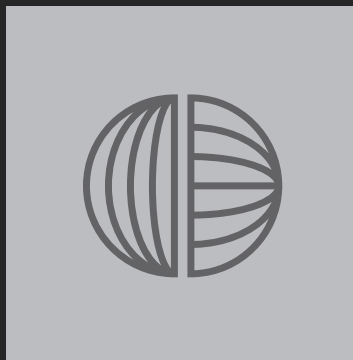


Voltitude

Design compact pour un vélo électrique pliable

ECAL/Haute école d'art et de design Lausanne, Renens et Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud, Yverdon-les-Bains
Plié en une seconde, le vélo Voltitude devient aussi compact qu'une valise à roulettes. On peut le tirer derrière soi – ou même enclencher son moteur pour le faire rouler au pas – avant de le ranger sous son bureau ou dans son armoire. Voltitude est fabriqué presque entièrement à l'aide de matériaux recyclables (aluminium et thermoplastiques).

Portrait de Joël Tettamanti dans son atelier du Maupas à Lausanne. Photographié par Geoffrey Cottenceau et Romain Rousset.



Un rapport intemporel au bâti

Le photographe Joël Tettamanti est né en 1977 au Cameroun, puis a grandi au Lesotho et en Suisse, avant d'étudier à l'ECAL, où il enseigne actuellement. Une vie nomade qu'il perpétue dans son travail, marqué par les voyages (Afrique, Japon, Groenland, Israël, etc.) et par une fascination pour l'univers du bâti. «J'aime photographier le rapport particulier au temps et aux identités des bâtiments, dit-il. L'homme bâtit souvent pour très longtemps et les formes qu'il conçoit reflètent une certaine psyché. Mon approche peut se comparer à de l'archéologie contemporaine.» A l'image instantanée des techniques numériques, Joël Tettamanti préfère l'approche argentique qui, même si elle prend davantage de temps, lui permet de mieux maîtriser son travail.

www.tettamanti.ch



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Image sans titre de l'étude *Where is my giant, Islande, 2008*: n° d'archive 8254

Where is my Giant? «Mais où a bien pu passer ce gentil géant qui m'a aidé jusqu'à maintenant?» questionne Joël Tettamanti. Son voyage islandais lui rappelle de longues heures de remise en question. Il avait l'impression que plus rien n'allait, que son travail photographique était ennuyeux, cliché. Une humeur probablement liée à l'insomnie.

Un cimetière de voitures devenu site archéologique

Une équipe neuchâteloise a mené une recherche exceptionnelle sur des automobiles des années 1930 à 1970. Un regard sur l’emprise du temps.

TEXTE | Geneviève Ruiz

Les chercheurs de la Haute Ecole Arc Conservation-restauration ne disposaient que de quelques semaines pour mener à bien leur mission à Gürbetal (BE). Le cimetière de voitures du village allait être évacué en 2009 car il risquait de contaminer le sol. Et il leur fallait impérativement tenter de sauver ce qui pouvait encore l’être en récoltant des échantillons de ces automobiles, datant d’une période allant de 1930 à 1970. Mais quel peut bien être l’intérêt de ces vieilles carcasses? «Il s’agit d’un véritable site archéologique, estime Agnès Gelbert-Miermon, responsable de la recherche à la **HE Arc**. Nous avons affaire à une collection exceptionnelle de voitures, laissées totalement en l’état.» Si des autos des années 1970 peuvent déjà comporter un intérêt archéologique, c’est parce que les procédés de fabrication et types de matériaux utilisés représentent des savoirs qui se perdent très vite, en raison des secrets industriels et de la vitesse du marché.

Le deuxième intérêt de Gürbetal pour les chercheurs était relatif aux différentes formes de dégradations du matériel: «Dans un objectif de recherche, nous dégradons parfois des matériaux artificiellement pour étudier leur évolution. Or, nous avons là un immense échantillon qui avait subi les aléas du climat pendant des décennies. Une mine d’or pour nous!» Les méthodes de travail employées par les chercheurs

n’ont pas été très classiques, étant donné la vitesse à laquelle ils ont dû effectuer le travail: «Notre objectif a été de ratisser un maximum en prélevant les échantillons le plus qualitatifs possible et en prenant de nombreuses photos. Nous avons dû parfois prendre des décisions difficiles.» Si les voitures du cimetière n’ont pas échappé à une condamnation, les matériaux de leurs carrosseries ont pu être en partie sauvés de l’emprise du temps. Ils se trouvent sous scellé dans les laboratoires de l’école. Les chercheurs les utilisent pour mieux comprendre l’emprise du temps sur les matériaux, ainsi que pour analyser les méthodes de fabrication des anciennes voitures. ☞

Une école pour préserver les biens culturels

La Haute Ecole Arc Conservation-restauration forme les professionnels qui conçoivent et organisent la conservation matérielle des objets du patrimoine dans les musées et autres services culturels. Ces professionnels effectuent également les traitements de restauration qui permettent la présentation de ces objets au public et leur étude par les archéologues et historiens, dans le cadre de la déontologie internationale. Lors de leur formation, ils étudient autant les caractéristiques des matériaux, les techniques de fabrication, l’histoire des techniques ou l’histoire de l’art que les techniques de la conservation-restauration.

Les carcasses automobiles de Gürbetal dataient d’une période allant de 1930 à 1970. Leur dégradation naturelle présente un grand intérêt aux yeux des chercheurs.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Un rapport individualisé à la décélération

Nos vies sont marquées par un rapport particulier au temps. Ralentir ou accélérer prend différentes significations en fonction de nos métiers ou de nos valeurs. Cinq Romands se sont prêtés au jeu de la décélération.

TEXTE | *Geneviève Ruiz et Emilie Veillon*

PHOTOS | *HEFTI images*



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Pascal Mancini,
22 ans,
sprinter**

«La décélération, je la repousse le plus loin possible»

Pascal Mancini court depuis l'âge de 13 ans. C'est en remportant haut la main un concours d'athlétisme organisé par son ancienne école à Estavayer-le-Lac qu'il a pris conscience de son talent. Depuis qu'il fait partie du club Stade Genève, il s'entraîne entre dix et vingt heures par semaine, en fonction des compétitions en vue. La vitesse, il l'a toujours en tête, car il ne faut surtout pas ralentir trop tôt. «Pour les sprinters comme moi, la décélération représente le moment fatidique qu'on essaye de repousser», relève-t-il. Le jeune athlète explique qu'en courant sur 100 m, personne ne peut garder la même cadence rapide, à moins d'être un surhomme. Il y a forcément un moment où le corps ralentit et risque de se faire dépasser par les autres coureurs. Pour certains, ce seuil se situe à 50 m, pour d'autres à 85 m. Pascal Mancini décélère actuellement à 60 m. «Pour allonger la distance, on s'entraîne à gagner de l'amplitude dans la foulée et à avoir plus de puissance dans l'accélération. Il faut être plus résistant musculairement tout en restant souple», détaille le coureur qui traverse 100 m en 10 secondes 41. En 2012, il aura moult occasions de battre son record. Trois grandes compétitions l'attendent: le Championnat du monde sur 60 m à Istanbul, le Championnat d'Europe à Helsinki et les Jeux olympiques avec le relais 4 fois 100 m.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Joséphine Reitzel,
27 ans,
coursière à vélo

**«En ralentissant, je gagne
du temps»**

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Joséphine Reitzel a toujours aimé se déplacer en pédalant. Sa mère sportive l'ayant poussée à faire du ski, puis du patinage, elle se rendait aux entraînements ou à l'école à vélo. Si bien qu'en 2004, elle décide de traverser la Nouvelle-Zélande à la force de ses jambes pendant neuf mois. C'est là-bas qu'elle est tombée par hasard sur un coursier à vélo. «J'ai tout de suite voulu faire comme lui. A mon retour, je me suis mise en quête d'une société en Suisse et constaté qu'il en existe dans presque toutes les grandes villes», explique l'étudiante en Science du sport. Un jour par semaine, elle se lève aux aurores pour assurer

une tournée matinale entre Lutry et Morges, en passant parfois par les hauts de Lausanne. «Généralement, je livre des documents de notaires ou des planches de design. Nous avons des clients fidèles, je connais donc de mieux en mieux les parcours. Je sais exactement de combien de temps je dispose, et quelles sont les zones où je peux souffler un peu», développe-t-elle. Depuis, sa vision de la ville change. En communiquant avec l'environnement, la coursière devient plus sensible à ce qui l'entoure. Entre accélérations et décélérations, elle a l'impression de mieux maîtriser le temps. «Je suis plus lente mais plus rapide à la fois, car en ralentissant le mouvement, tout devient plus fluide et en fait je gagne du temps.»



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Selma Ertem,
32 ans,
professeure de yoga
et relaxothérapeute**

**«Ralentir est essentiel
au bien-être»**

Au passage de l'an 2000, Selma Ertem commence à faire du yoga en parallèle à ses études universitaires de psychologie. «Cela me plaisait beaucoup de lier le corps et le mental par le biais de ces deux activités complémentaires», explique-t-elle. D'une posture à une autre, la jeune diplômée décide d'enseigner elle-même cette discipline, tout en se spécialisant dans la relaxothérapie. L'an dernier, elle a ouvert l'atelier lausannois Ooom dans lequel elle donne une dizaine de cours par semaine et reçoit ses patients. Le message qu'elle souhaite leur transmettre est simple: la lenteur est essentielle dans le rythme effréné de l'existence. «Lorsque les choses vont trop vite, on perd pied et on oublie

de prendre du temps pour soi. A force d'être dans le faire, on oublie d'être dans l'être. C'est souvent à ce moment-là qu'apparaissent le stress, voire même des maladies», analyse-t-elle. Apprendre à ralentir permet de se sentir mieux dans son corps, d'être dans l'observation de ce qui se passe en soi et dans le rapport aux autres. Le yoga est un excellent moyen d'y parvenir, selon elle, car les mouvements d'enchaînement des postures s'accomplissent dans la décélération. Ils s'enroulent et se déroulent en harmonie avec la respiration profonde.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Peter Jenni,
63 ans,
physicien au détecteur
ATLAS au CERN**

«La décélération ne me parle pas vraiment»

Peter Jenni a consacré près de trente ans de sa carrière de physicien à concevoir le détecteur ATLAS, qui fait partie du LHC, le plus grand accélérateur de particules au monde. L'histoire est connue, il s'agit d'accélérer des particules à une vitesse s'approchant de celle de la lumière, pour les faire se collisionner entre elles et peut-être, un jour, confirmer l'existence du fameux boson de Higgs. Alors, lorsqu'on pose la question à Peter Jenni de savoir ce que signifie pour lui la décélération, forcément, cela le fait sourire. «A vrai dire, ce terme ne me parle pas vraiment», avance-t-il même, avant de se rétracter: «En fait, il arrive que nous devions décélérer les particules que nous faisons tourner dans le collisionneur. Il s'agit d'une opération technique complexe en raison de la puissance de l'énergie qu'il faut ralentir.» Si la décélération physique n'intéresse le chercheur que dans ces cas limites, il admet tout de même ressentir parfois un décalage entre la vitesse de la société, qui souhaiterait que le CERN découvre le boson de Higgs en quelques mois, et la lenteur du rythme réel de progression de la science: «L'hypothèse de Peter Higgs a été établie en 1961 et nous aurons encore peut-être besoin de quelques années pour la confirmer ou la réfuter! D'autres découvertes au LHC pourraient venir seulement dans vingt ans. Cela fait plus de trois générations académiques.»



**Alessandra Roversi,
33 ans,
présidente de
Slowfood Léman**

«Décélérer, c'est une nouvelle attitude»

Avant de rencontrer la présidente du mouvement *Slowfood*, on s'imagine qu'elle passe chaque jour des heures à cuire rôtis et autres gratins compliqués. Et bien non, Alessandra Roversi, qui est également responsable de la communication à la commune de Vernier (GE), l'affirme d'emblée: «Entre mon travail et mes nombreuses activités associatives et privées, j'ai, comme tout le monde, un agenda très chargé et n'ai pas beaucoup de temps pour la cuisine.» Mais là n'est pas le plus important pour cette gourmande d'origine italienne, tout comme le mouvement qu'elle soutient: «*Slow food* ne signifie pas passer des heures en cuisine ou dans les marchés. Il s'agit plutôt de

prendre le temps de s'intéresser à ce qu'on mange, comment on le mange et quel impact cela a sur notre environnement et l'agriculture régionale. Car en tant que consommateur, nous avons un grand pouvoir d'action sur le monde qui nous entoure.» Pour Alessandra Roversi, décélérer, c'est le contraire de regarder passivement la télévision: «La décélération ne concerne pas seulement la nourriture, mais tous les domaines de la vie. Ce n'est pas un mouvement bobo réservé à une élite, c'est l'idée de prendre le temps de réfléchir à ses actions. Cela ne demande pas d'argent, c'est une nouvelle attitude.»

«Mon temps n'est pas le vôtre»

Dans les films du cinéaste Apichatpong Weerasethakul, la lenteur sert un but précis. Ce maître calme, invité régulièrement à Genève pour des master classes, évoque son rapport particulier au temps.

TEXTE | Sylvain Menétrey

A 41 ans, Apichatpong Weerasethakul est un réalisateur auréolé de multiples distinctions, dont évidemment la Palme d'Or obtenue en 2010 pour *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*. Presque trop, trop vite, s'inquiétait le timide réalisateur thaïlandais au moment de la remise de son prix. Même s'il en était déjà à son sixième film. D'une sensualité envoûtante, construits selon des règles qui déroutent la narration, enchevêtrent les époques et font intervenir des forces mythologiques, les films de cet artiste régulièrement invité à la Haute école d'art et de design Genève – HEAD, ont imposé un nouveau rythme dans le cinéma, fondé davantage sur le maelström de la mémoire que la continuité temporelle.

Certains critiques décrivent vos films comme des films «lents». Comment comprenez-vous cette dénomination?

Je n'ai pas à me positionner par rapport à ce type de commentaires. Je vais à mon rythme, voilà tout. Il y a une expression à laquelle je tiens qui dit: mon temps n'est pas le vôtre. Quand je fais un film, si une scène me paraît trop longue, je la coupe. Le résultat final correspond à ma conception personnelle du temps. Je ne considère pas du tout mes films comme lents et si certaines scènes peuvent l'être, cette lenteur sert un but précis.

De manière générale, la lenteur vous apparaît-elle comme une vertu?

Ce sont les différentes perceptions du temps qui m'intéressent. La perception humaine est une machine fantastique lorsqu'elle touche au temps. Une durée similaire peut être ressentie comme longue par certains et courte par d'autres. Aucune logique scientifique ne préside à cette perception, ce qui en fait pour moi un matériau passionnant à étudier.

Le temps apparaît dans vos films comme une donnée fluide. Différentes temporalités s'entremêlent. Le passé contamine le présent. Est-ce ainsi que vous considérez le temps?

Oui, j'aime beaucoup votre idée de donnée fluide. C'est une belle façon de décrire les souvenirs, particulièrement pour notre génération qui est saturée d'images filmées. Il me semble assez caractéristique que nous nous souvenions souvent des souvenirs d'une façon qui s'apparente au cinéma et à sa grammaire. Par exemple il arrive de penser certaines choses au ralenti ou de les découper en différentes scènes; il y a toujours quelque chose de cinématique dans le fonctionnement de la mémoire. C'est la raison pour laquelle j'aime tant explorer cette contrée dans mes films: faire des films qui représentent des souvenirs.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Filmographie
d'Apichatpong
Weerasethakul**

2000
*Mysterious Object
at Noon*
2002
Blissfully Yours
2004
Tropical Malady
2006
*Syndromes
and a Century*
2010
*Uncle Boonmee,
celui qui se
souvient de ses
vies antérieures*
En tournage
*Une installation
vidéo pour un
musée et un film
qui traite du fleuve
Mekong, d'animaux
et d'un cimetière.*



Vous utilisez souvent des structures rythmiques pour charpenter vos films. Un système binaire dans *Tropical Malady* et *Syndromes and a Century* avec des éléments de la première partie qui se rejouent dans la seconde, six bobines qui sont comme autant de petits films dans le film dans *Uncle Boonmee*...

Le rythme est une notion très importante, présente partout, de la littérature à la musique en passant évidemment par la vie. Il me paraît très précieux de rendre le public conscient de ces rythmes. J'ai pour objectif de montrer qu'un film n'est qu'une illusion. En prenant conscience de ces rythmes, le public réalise qu'il regarde un objet en deux dimensions sur un écran plat. Il me semble important que le public sente qu'il est extérieur au film.

Pour quelle raison?

Je suis persuadé que le fait d'être maître de soi-même et de ses actions – dans ce cas l'action de regarder un film – joue un rôle bénéfique sur la capacité de réflexion et de sensibilisation. De cet état de conscience peut naître l'empathie.

De quelle manière l'art contemporain, et en particulier l'art vidéo, influence-t-il votre travail qui paraît à certains égards plus proche de ce domaine que du cinéma classique?

J'ai étudié le cinéma expérimental américain des années 1960-70 à Chicago entre 1994 et 1997. Je suis donc plus proche des travaux de cette époque que des usages actuels de la vidéo en art contemporain. Ce type de cinéma a eu un profond impact sur ma manière de concevoir le temps et sur ma façon de construire un film de manière personnelle. Il m'a aussi décomplexé en me montrant qu'on peut réaliser un film quasiment seul, avec les moyens du bord. Je me demandais à l'époque comment quelqu'un de timide comme moi pourrait tourner avec une équipe d'une centaine de personnes sous ses ordres. Dans le cinéma expérimental, cette problématique n'existe pas; le questionnement est purement formel. Ces racines expérimentales ont évolué et se sont transformées à mon retour en Thaïlande au contact du rythme et de la culture narrative du pays.

Vous avez réalisé des vidéos d'art présentées dans des musées. Approchez-vous différemment ce type de travail?

Oui et non. L'économie du cinéma empêche d'accomplir certaines choses. Par exemple, vous êtes limité à une durée d'environ 90 minutes imposée par les distributeurs. Si je veux continuer à tourner en 35 mm, un support que j'adore mais qui nécessite des moyens, je suis obligé d'accepter ce type de contraintes. Il faut aussi penser que le film sera diffusé dans une salle de cinéma où les gens seront assis en silence alors que dans un musée, on visionne un film de manière différente.

Mais au-delà de ces différences inhérentes aux systèmes d'exploitation, le cœur de ma réflexion demeure le même dans les deux cas. Je tourne avec la même équipe. Je voyage dans les mêmes lieux. J'explore de la même manière les paysages et les gens.

Les tournages de vos films sont-ils aussi paisibles que leurs ambiances?

Non, tourner un film, c'est pour moi l'équivalent d'un départ à la guerre ou d'un entraînement psychologique dans l'armée israélienne! A chaque fois, cela représente un challenge. Je ne vis pas du tout le même film que les spectateurs découvrent en salle. Ce n'est pas une expérience aussi calme.

Vos films ont un pouvoir de suggestion très fort pour le spectateur. On entre dans une forme de torpeur sensuelle, qui peut aller jusqu'à la somnolence et au rêve.

Est-ce important pour vous de proposer une forme d'expérience au-delà du visible?

Je m'intéresse au rêve, aux souvenirs et au fonctionnement du cerveau. Cette forme d'errance de l'esprit constitue peut-être un moyen de mettre le doigt sur quelque chose de réprimé, sur des non-dits. Cela est d'autant plus vrai en Thaïlande où il est impossible d'évoquer certains sujets politiquement trop sensibles. Le rêve permet d'aller au-delà du visible et du dicible. Les forces invisibles jouent un grand rôle dans mon pays: les tabous, les mythes, les fantômes sont toujours parmi nous. Mes films cherchent à refléter ces présences. ☺

«Le ralenti donne accès à une autre dimension du réel»

Les images en *slow motion* jouent un rôle très particulier, en sport comme en cinéma. Analyse.

TEXTE | *Sylvain Menétrey*



Responsable du Département Cinéma/cinéma du réel de la HEAD – Genève, Jean Perret a engagé un travail de recherche consacré au ralenti. Interview.

On a l'habitude d'être confronté au ralenti dans les retransmissions sportives. Joue-t-il le même rôle au cinéma?

Avant de répondre à votre question, je vous fais part de l'histoire suivante: deux plantes carnivores voisines l'une de l'autre semblent en temps réel se combattre pour survivre, en exécutant des mouvements guerriers. Au ralenti, ces mêmes mouvements prennent une tout autre valeur, ils expriment une forme de tendresse, comme si les plantes se caressaient. Ces images de mort évoquent d'un coup l'amour. Le ralenti donne accès à une autre dimension du réel.

Le ralenti peut donc complètement modifier le sens d'une image?

A cet égard, je peux citer ce couple de cinéastes, Yervant Gianikian et Angela Ricci-Lucchi, qui a basé son œuvre sur l'exploration d'archives cinématographiques ayant pour thème général la violence, la colonisation et la guerre. Ils ont l'habitude de ralentir le mouvement de l'image jusqu'à isoler dans des photogrammes des frag-

ments, qui rendent visibles des détails que le document recèle. Ils réinterprètent l'histoire dans la matière même de la pellicule, il s'agit d'un véritable acte de dévoilement rendu possible par un ralentissement du défilement des images. D'un plan de quelques secondes d'une fosse commune de la Première Guerre mondiale, ils tirent toute une séquence, par exemple.

Le ralenti comme hyperbole?

Oui, on repère plusieurs types de ralenti. Il y a celui qui héroïse, qui grandit selon cette figure que vous indiquez de l'hyperbole. Mais il y a, à l'inverse, ce même ralenti qui banalise, même dans le sport, par trop de simple répétition du même. Le ralenti peut aussi structurer un film par des effets de ponctuation, particulièrement en fin de récit. Il peut insister sur l'impact d'un coup de poing ou d'une fusillade! De manière plus intéressante, le ralenti peut suggérer une dimension psychologique ou même psychanalytique, en faisant entrer le spectateur dans le rêve et l'abstraction. Mais surtout, le ralenti me paraît participer d'un rêve archaïque récurrent de l'humanité, celui d'arrêter le temps.

C'est l'aspect passionnant du ralenti, que l'on repère souvent dans le vidéo art.

Oui, cette figure de style est très sollicitée par les vidéastes, grâce à des techniques informatiques simples et peu coûteuses. Mais si l'on pense à l'œuvre considérable de Bill Viola, force est de comprendre que les ralenti qu'il pratique ouvrent sur des questionnements métaphysiques où la pesanteur du monde, de l'eau en flots, harcèle l'homme, plutôt qu'elle ne le purifie. Le ralenti devient intéressant lorsqu'il confère d'autres dimensions aux images, qu'il provoque des effets de distanciation, en montrant qu'elles ont des fonds et des doubles fonds. Alors que la plupart des images du quotidien se complaisent à la surface du réel, certains ralenti installent une profondeur de champ salutaire, dans l'expérience que nous pouvons faire du temps. ☺

Un jour, le service remplacera le produit

Ralentir la consommation effrénée de matières premières tout en maintenant une croissance minimum. C'est l'objectif du concept d'«économie de fonctionnalité», qui convainc de plus en plus d'économistes. Explications.

TEXTE | *Albertine Bourget*

Dans notre dernier numéro, nous vous parlions de la «consommation collaborative», cette mise en commun de biens, location ou échange de services. Une démarche similaire, mais à l'échelle industrielle, sous-tend le concept d'«économie de fonctionnalité». Par ce terme, on entend le fait de faire payer un service, ou l'usage d'un bien, plutôt que le bien lui-même, afin de réduire les flux de matières et d'énergie.

L'entreprise qui s'engage sur cette voie, également appelée «écofonctionnalité», reste propriétaire des biens mis à la disposition de ses clients et réalise son chiffre d'affaires sur l'usage de ces biens. Un exemple à la fois simple et concret en Suisse: l'entreprise de location de véhicules Mobility. Au lieu d'acheter une voiture, le client loue son usage pour un temps défini. Idéalement, la production automobile s'en verra diminuée. Également mis en location: les vélos en ville.

L'idée est ancienne mais le concept ne se diffuse que depuis peu, porté par les préoccupations écologiques et une prise de conscience qui se généralise. L'expression, dont l'équivalent anglais est *service economy*, a été formulée par Walter R. Stahel et Orio Gariani en 1985. Diplômé en architecture de l'ETH Zurich, Walter R. Stahel est aujourd'hui consultant en gestion d'entre-

prise et l'une des sommités de la *service economy*. «Le concept est tout sauf utopique, en tout cas de moins en moins, constate Dominique Bourg, professeur à l'Université de Lausanne et chantre de cette économie durable. Cela existe et fonctionne. Et c'est l'une des rares solutions efficaces permettant de répondre à l'augmentation du coût des matières premières et de l'énergie.» Ainsi, les pneus. L'idée n'est plus d'en vendre le plus possible, mais de «maximiser la durée du support», comprendre, de fabriquer des pneus solides, qui pourront être loués longtemps.

Le hic? L'investissement initial doit être fort et ne devient rentable qu'à long terme. De quoi rebuter nombre d'entreprises. Certaines, pourtant, se sont déjà lancées. Ainsi, la maison Michelin loue des camions aux pneus durables, trois fois plus résistants que les pneus mis en vente. Citons encore Xerox, qui loue des photocopieuses. Mais ce genre de stratégie n'est pas la panacée. «Je ne possède pas de voiture, soit, car je loue une Mobility. Mais en contrepartie, je m'envole pour les Bahamas. Le bilan sur la planète est nul!» avance Dominique Bourg à titre d'exemple. Cette dématérialisation relative «ne dit rien sur l'augmentation des flux dans l'absolu». Le seul moyen de régler le problème reste... la décroissance, «ce gros mot», soupire-t-il.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Image sans titre
de l'étude Ayomé, Togo, 2011:
n° d'archive 11218**

Ayomé, village togolais. «Mon ami Intimne pose pour moi, raconte le photographe. Mes parents possédaient une clé USB permettant de se connecter à internet. La réception était mauvaise, elle fonctionnait uniquement depuis le toit de la maison. Comme le soleil tapait fort, il fallait créer un tunnel sombre pour voir l'écran.» Internet n'a pas fonctionné ce jour là.

Malgré ces bémols, certains économistes croient dans le potentiel de l'économie de fonctionnalité. Comme Joëlle Mastelic, professeure et spécialiste de l'économie de fonctionnalité: «Ce modèle correspond bien aux attentes du monde actuel, travaillant en réseaux. Dans un réseau, ce qui compte, c'est l'accès à une ressource physique ou à une compétence. Les entreprises et les particuliers se sont habitués à ne plus être propriétaires des biens qui les entourent (leasing, abonnements, location...). Ce concept nécessite évidemment de profonds changements de fonctionnement au sein des entreprises.»



TROIS QUESTIONS À Joëlle Mastelic

Professeure à l'Institut Entrepreneurship et Management à la HES-SO Valais Wallis, spécialiste de l'économie de fonctionnalité.

Qu'est-ce qui différencie fondamentalement l'économie de marché de l'économie de fonctionnalité?

L'économie de fonctionnalité peut être considérée comme l'économie du partage dans laquelle l'accès aux biens est plus important pour le client que la possession de ces biens. L'entreprise reste propriétaire des biens qu'elle met à la disposition de ses clients. Le but est d'intensifier leur usage, en les utilisant le plus souvent possible et en prolongeant leur durée de vie. L'éco-conception est ainsi souvent associée à l'économie de fonctionnalité car les biens

qui sont mis à disposition doivent être robustes et conçus de manière modulaire. Cela permet, d'une part, d'intégrer des innovations aux produits actuels et, d'autre part, de réutiliser les modules individuels comme ressources en fin de vie du produit.

Quel est selon vous le meilleur exemple d'économie de fonctionnalité?

L'économie de fonctionnalité peut être appliquée dans de nombreux secteurs. On s'imagine mal a priori le monde de la chimie proposer des services à la place de leurs produits. C'est pourtant ce que fait l'entreprise Safe Chem. Elle a été confrontée à un problème écologique important car les solvants qu'elle produit nécessitent une manipulation délicate afin qu'ils ne se retrouvent pas dans la nature. Après un scandale dû à une pollution sur le site de l'un de ses clients, elle a saisi l'opportunité de transformer son modèle d'affaires. Au lieu de vendre des solvants à ses clients, elle a proposé un service de dégraissage de pièces. Elle offre ainsi la fonction «dégraissage» et non le produit «solvant» à ses clients. Cela lui permet

d'utiliser le même solvant à de nombreuses reprises (intensité d'usage) et d'éviter les fuites de produit dans la nature. Elle voit croître son chiffre d'affaires non pas grâce à la production de solvant supplémentaire mais grâce à la croissance des services de dégraissage de pièces.

Est-ce que l'économie de fonctionnalité peut être assimilée à une forme de décroissance?

L'économie de fonctionnalité ne suit pas la logique de la décroissance. Elle incite à la dématérialisation de l'économie, découplant consommation de ressources et production de richesse. Elle permet la croissance des entreprises grâce au développement de nouveaux services à valeur ajoutée. Elle n'incite aucunement à la réduction du chiffre d'affaires ni à l'arrêt de toute innovation. Elle permet également un ancrage des emplois au sein d'une région car les services offerts doivent être soutenus localement par une main-d'œuvre qualifiée (distribution, formation, réparation...).

Par Geneviève Ruiz

Hâte-toi lentement d'investir

De plus en plus d'investisseurs choisissent d'inclure le développement durable dans leur stratégie. Leurs profits se font à plus long terme et ils dépassent parfois ceux des investisseurs traditionnels.

TEXTE | *Jean-Cosme Delaloye et Geneviève Ruiz*

Investir durablement, cela veut-il dire investir plus lentement? «Pas plus lentement, mais avec un horizon de temps plus long», répond Natacha Guerdat, spécialiste de la finance durable chez Conser à Genève. Si on prend en compte les enjeux environnementaux et sociaux lorsqu'on investit, on s'inscrit forcément dans une autre logique. On ne cherche pas à réaliser des plus-values de court terme en priorité. «Les valeurs de durabilité sont devenues un véritable axe stratégique de développement pour de nombreux entrepreneurs», ajoute Natacha Guerdat. Cette attitude répond aussi aux nouveaux styles de consommation. Pour autant, le fondement de la gestion financière et de la croissance de toute entreprise reste la rentabilité. Il serait utopique de penser qu'au nom de la durabilité on doive écarter la rentabilité.»

Or justement, de nombreuses entreprises qui ont choisi la voie durable connaissent la rentabilité. A l'image de Switcher, marque de vêtements romande qui vient de fêter son 30^e anniversaire et qui pèse aujourd'hui 160 millions de francs. Selon son patron, Robin Cornelius, elle a gagné en productivité grâce notamment au code de conduite en vigueur sur ses sites de production et son approche socialement responsable. «Si vous payez double les heures

Quand l'argent veut sentir bon

Pour Antoine Mach, cofondateur et membre du comité exécutif de Sustainable Finance Geneva, la finance durable se distancie du concept *slow money*.

Les concepts de finance durable et de *slow money* sont-ils similaires?

Il faut bien distinguer entre les deux. Celui de *slow money*, issu comme les autres mouvements *slow* du *slow food*, est né en 2008 aux Etats-Unis. Il désigne le financement de solutions alimentaires alternatives, par l'investissement, le crédit ou le don. Il s'approche du concept de la décroissance. Le concept de finance durable est plus large, moins spécifique et moins radical.

C'est-à-dire?

Par finance durable, on entend la prise en compte de l'impact socio-environnemental des investissements. On pourrait aussi parler d'investissements éthiques, ou d'ISR, investissements socialement responsables.

Quels types d'investissements, par exemple?

Au début du XX^e siècle, les investissements «éthiques» ont une approche exclusive: on ne va pas investir dans l'alcool ou les jeux d'argent. Les années 1990 voient apparaître l'approche *best in class*, qui vise à identifier les entreprises les plus responsables, quel que soit leur domaine, y compris le pétrole ou la chimie.

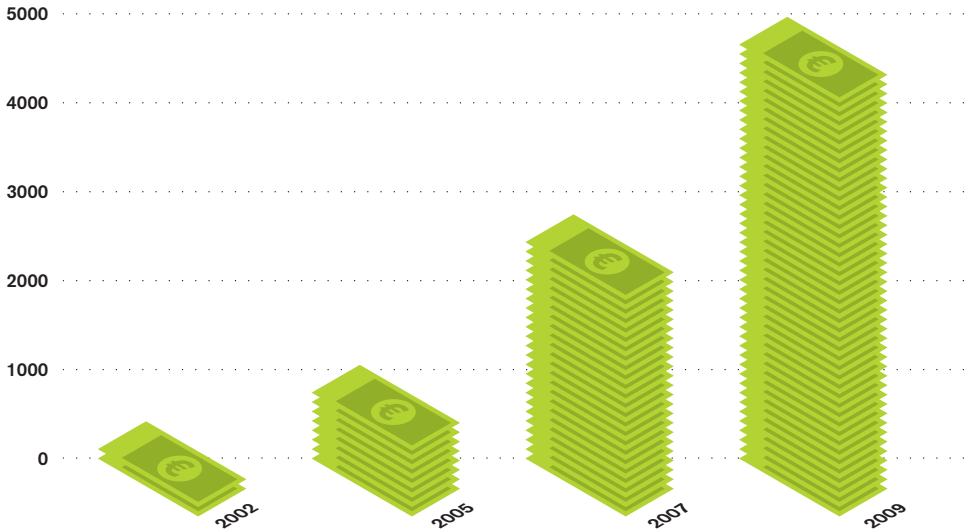
Ce type de finance a-t-il de l'avenir?

Dans les méga-tendances, le développement durable, les produits verts, le bio, le commerce équitable reviennent régulièrement. Il ne s'agit pas de révolutionner le système mais d'intégrer ces préoccupations dans le système.

Propos recueillis par Albertine Bourget

Boom des investissements socialement responsables en Europe

Milliards d'euros d'ISR gérés en Europe par des banques ou au travers de fonds de placement



Les investissements socialement responsables (ISR) sont effectués selon des critères sociaux, environnementaux et éthiques, plutôt qu'exclusivement en fonction des perspectives financières. Source: Eurosif

supplémentaires, vous pouvez être sûr que le gérant de votre usine de production va tout faire pour éviter les dépassements d'horaire», poursuit Robin Cornelius, qui considère qu'on devrait parler de *safe money* (argent sûr) plutôt que de *slow money*. «Aux Etats-Unis, on pense encore que l'entrepreneuriat social peut ralentir les affaires, mais c'est faux.»

Côté finance, la durabilité enregistre parfois aussi de très bonnes performances. «Au classement des caisses de pension suisses de la *Sonntagszeitung*, Nest était par exemple leader en affichant un rendement moyen de 3,85% sur dix ans, constate Natacha Guerdat. Cette caisse gère ses avoirs avec une prise en compte rigoureuse et systématique des facteurs du développement durable.»

Performantes soit, mais comment font les entreprises qui ont choisi la durabilité pour résister à la pression des actionnaires qui, forcément, cherchent des profits à court terme? «Une stratégie prenant en compte les enjeux environnementaux, sociaux et de gouvernance liés à son secteur d'activité pérennise le fonctionnement à long terme de l'entreprise, affirme Natacha Guerdat. Pour autant que l'actionnaire ne soit pas un spéculateur, cette démarche est en ligne avec les intérêts des propriétaires.» Quant à la concurrence des compagnies qui ne respecteraient pas les critères de durabilité, les spécialistes sont unanimes: sur le long terme, les entreprises durables seront gagnantes car elles auront, avant les autres, optimisé la gestion des ressources environnementales et proposé des services en ligne avec les attentes des consommateurs. ▯

«Rares sont les entrepreneurs qui souhaitent gagner beaucoup d'argent très vite»

L'obsession du court terme n'est pas aussi répandue qu'on le croit. L'avis d'un chercheur.

INTERVIEW | Jean-Cosme Delaloye

Mathias Rossi, professeur à la Haute école de gestion de Fribourg – HEG-FR, s'exprime sur les risques d'une croissance mal pensée.

Pourquoi le concept de *slow money* a-t-il pris autant d'ampleur ces dernières années?

On constate une tendance à valoriser un ralentissement de nos activités, une sorte de *slow attitude*. On a eu le *slow food*, le *slow sex*, maintenant pourquoi pas le *slow money*?

L'idée sous-jacente à cet éloge de la lenteur est de prendre le temps de réfléchir à nos actions, ainsi qu'à leur portée. En ce qui concerne les entrepreneurs, les indépendants et les patrons de PME que je rencontre, peu nombreux sont ceux qui déclarent vouloir gagner très vite beaucoup d'argent à tout prix. Au contraire, j'entends souvent des gens me dire que ce qui importe le plus pour eux, c'est de garder le contrôle de leur environnement et de leur travail.

Pour quelles raisons cette réflexion des entrepreneurs sur les risques d'une croissance trop rapide progresse-t-elle?

La croissance à tout prix, le plus rapidement possible, c'est peut-être un mythe. Ou cela ne concerne en tout cas qu'une petite minorité d'entrepreneurs. Par contre, pour bien des entreprises, la croissance est souvent vue comme une nécessité pour maintenir les affaires ou les finances. La croissance dans ce cas doit être avant tout maîtrisée. Peut-être qu'effectivement, la réflexion sur les risques d'une croissance mal pensée prend de l'importance. Mais, dans le fond, elle a toujours existé.



La version complète de la revue est en vente sur le site www.revuehemispheres.com

Pour les entrepreneurs, la croissance doit avant tout être maîtrisée, estime le professeur Mathias Rossi.

Ce nouveau questionnaire fait-il désormais partie des cours d'économie?

Je sais en tout cas que les programmes de cours de nos écoles intègrent cette dimension, tout comme une réflexion sur l'éthique ou l'entrepreneuriat social. D'autre part, on commence à s'intéresser aux impacts sur la santé de la «carrière» d'entrepreneur, comme le stress ou la surcharge de travail chronique. Ces éléments, qui peuvent être amplifiés par une croissance mal maîtrisée, n'ont pas vraiment été explorés jusqu'ici. ☺

Des avalanches hors du temps

Le photographe Yann Gross effectue depuis 2004 un travail sur les avalanches, qu'il a intitulé *Lavina*. Une démarche artistique grâce à laquelle il souhaite restituer la puissance de ces phénomènes naturels.

TEXTE | *Geneviève Ruiz*
PHOTOS | *Yann Gross*



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Sept photos en six ans. C'est ce que Yann Gross a réalisé avec son travail *Lavina*, consacré aux avalanches. Ce photographe vaudois de 29 ans, qui a fait ses armes à l'ECAL, n'aime définitivement pas la rapidité. La photographie représente à ses yeux «un moyen, plutôt qu'un but, pour réaliser des aventures et des rencontres humaines hors du commun et du temps».

Yann Gross est fasciné par les contre-cultures, plus spécifiquement par celles qui sont issues des médias et réappropriées par des gens ordinaires. Il a ainsi parcouru la vallée du Rhône, en Valais, pour y photographier des groupes qui ont intégré les codes vestimentaires et les activités des paysans du sud des Etats-Unis, sans y avoir jamais mis les pieds. Il s'est ensuite rendu en Ouganda pour effectuer un travail sur des skaters qui ont construit leur propre parc, influencés par ce qu'ils voyaient à la télévision et par la rencontre d'un étudiant sud-africain.

«J'aime trouver un angle inattendu sur le réel, que ce soit en Suisse ou à l'étranger. Je m'intègre ensuite dans une sous-culture et y passe énormément de temps avant de commencer à photographier. Parce que je cherche à ne pas rester à la surface. Je ne fais pas de photojournalisme, je ne suis pas l'actualité et ne ressens donc pas la pression du temps. Mon but, c'est de faire des images intemporelles, dont la plasticité suscitera encore un intérêt dans vingt ans.»

Le travail de Yann Gross sur les avalanches s'insère dans un style différent. Mais la démarche, qui cherche à aller en profondeur, reste la même: «Ce projet a débuté en 2004 et il n'est pas achevé. Je me suis d'abord intégré dans le cercle des pisteurs et des guides de montagne, qui sécurisent les pistes de ski et déclenchent des avalanches artificielles. J'ai pris le temps de leur expliquer ma démarche, qui est artistique et pas documentaire. Petit à petit, ils m'ont appelé lorsqu'ils partaient «miner», c'est-à-dire déposer des explosifs dans les pentes exposées afin de déclencher les avalanches avant l'arrivée des skieurs.»

D'un point de vue pratique, le projet exige persévérance et patience. Les déclenchements d'avalanches se font tôt le matin, aux alentours de 7 h. Ils interviennent en général après plu-

sieurs jours de précipitations. «Cela signifie partir à 4 h du matin, chaîner les roues de ma voiture, puis chausser mes peaux de phoque pour grimper sur le versant en face de l'avalanche. Je suis généralement accompagné d'un guide car les conditions peuvent être dangereuses.» Une fois arrivé, il faut trouver un point de vue dégagé, sans élément qui vienne perturber le premier plan. Le photographe s'est trouvé ainsi encordé à des arbres ou à des rochers. La lumière doit aussi être de la partie et l'avalanche déclenchée suffisamment importante. Des conditions qui sont réunies environ deux fois par an.

«Ma démarche artistique vise à restituer la puissance de l'avalanche, je ne peux donc rien avoir d'autre en premier plan. Je n'inclus pas non plus les crêtes des montagnes. Il me faut des avalanches poudreuses, assez imposantes pour donner l'effet voulu.» Comme il aime les difficultés, Yann Gross utilise de l'argentique et ne peut pas prendre de photos en rafale, mais au maximum deux par avalanche. «J'utilise de l'argentique, mais pas parce que je pense que c'est mieux que le numérique. Pour moi, ce débat est dépassé. C'est simplement parce que j'éprouve plus de plaisir. Si je prenais mes photos en rafale, je laisserais la machine faire le travail. Alors que lorsque c'est moi qui presse sur le bouton, je décide du moment exact de la photo.»

Pourquoi cette fascination pour les avalanches? «Lorsque j'étais enfant, je passais mes vacances en Engadine, d'où est originaire mon père. Il m'emmenait dans la montagne avec lui. J'étais – et suis toujours – à la fois terrifié et fasciné par les avalanches. Lorsque je suis devenu photographe, j'ai souhaité leur consacrer un travail.» Un projet qui, même s'il n'est pas encore achevé, a déjà rencontré un succès certain, avec des expositions à Londres, à Budapest et à Vevey, ainsi que des publications dans des magazines alémaniques. ☺

Yann Gross en dates

- 1981 Naissance à Vevey
- 2000 Maturité latine au Gymnase de Burier
- 2004 Commence son travail *Lavina*
- 2007 Master en photographie à l'ECAL
- 2008 Entame son travail *Kitintale* sur de jeunes skaters en Ouganda
- 2010 Remporte le Prix du Festival d'Hyères et le Swiss Federal Design Award
- 2011 Expose son travail *Horizonville* (vallée du Rhône) aux rencontres d'Arles.

Photos, p. 44, 46 à 49
Lavina 2004
Valais, Suisse



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Sur les traces du tempo perdu

Les musiciens adeptes du *tempo giusto* estiment que la musique classique est aujourd'hui jouée trop rapidement. Ils choisissent délibérément de ralentir, mais sont contestés par les membres des académies.

TEXTE | Benjamin Bollmann

«Il est stupide de boire un verre de vin trop vite... comme il est bête de jouer Mozart trop rapidement.» Uwe Kliemt, pianiste, fait partie d'un nombre croissant de musiciens estimant que les morceaux du répertoire classique sont interprétés à trop vive allure. Originaire de Hambourg en Allemagne, ce concertiste et enseignant est l'un des principaux tenants d'un mouvement appelé *tempo giusto* («le tempo juste»), qui prône une pratique peu courante chez les solistes et les chefs d'orchestre contemporains: jouer lentement.

«Les œuvres sont aujourd'hui interprétées à une telle vitesse qu'à l'oreille, toutes les notes se chevauchent», dit Uwe Kliemt, chantonnant en guise d'exemple une version express de la célèbre *Marche turque* de Mozart. L'approche du pianiste est radicalement différente: «Je prends le temps d'articuler la musique, de révéler des détails internes à l'œuvre qui sont d'habitude joués si vite qu'on ne les entend pas. En moyenne, je ralentis de 60% le tempo par rapport aux autres professionnels. Il ne faut pas non plus que cela devienne trop lent, au risque d'être ennuyeux.»

D'après les adhérents du *tempo giusto*, la cadence a excessivement augmenté au début de l'ère industrielle, au moment même où l'obses-

sion moderne de productivité gagnait les esprits des entrepreneurs. Le dogme de la vitesse s'est alors imposé dans l'enseignement musical, séparant la danse de la musique, deux activités autrefois intimement liées. «Au temps de Mozart, la musique était souvent écrite pour la danse et prenait une allure humaine, considère Uwe Kliemt d'une voix limpide, mais étonnamment vélocité pour une personne prônant la lenteur. C'est au XIX^e siècle que la virtuosité a commencé à être associée à la rapidité du jeu et à l'excellence technique.»

Des tempi controversés

De Bach à Chopin, en passant par Schubert, il n'existe bien sûr aucun enregistrement pour entendre le tempo auquel les œuvres des grands compositeurs étaient jadis interprétées. Mais Uwe Kliemt s'appuie sur des preuves écrites: «Dans une lettre datée de 1876, le pianiste virtuose Franz Liszt marquait qu'il lui a fallu près d'une heure pour achever la sonate *Hammerklavier* de Beethoven. Les musiciens contemporains la survolent en trente-cinq minutes seulement.» Les compositeurs de l'époque n'ont-ils pas laissé d'indications de tempo sur les partitions? Pas vraiment. Le plus souvent, le tempo était marqué à l'aide d'expressions sujettes à interprétation, telles que *lento*, *moderato* ou *presto*.

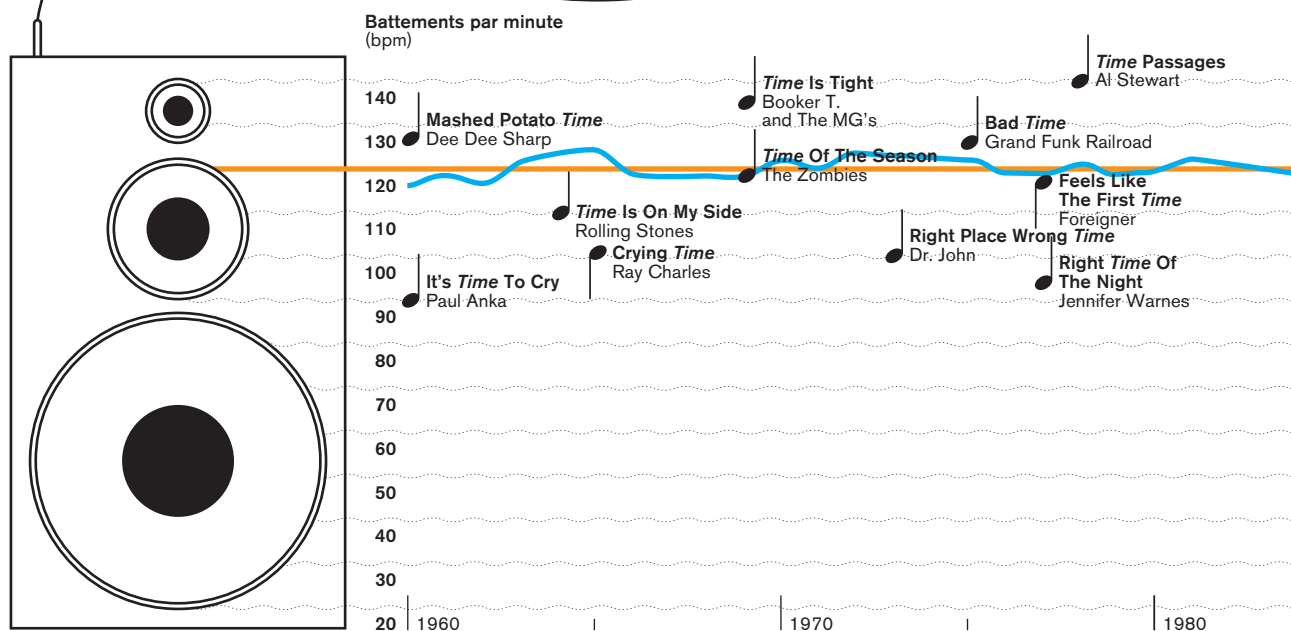


La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Image sans titre
de l'étude *Ayomé*, Togo, 2011:
n° archive 10843**

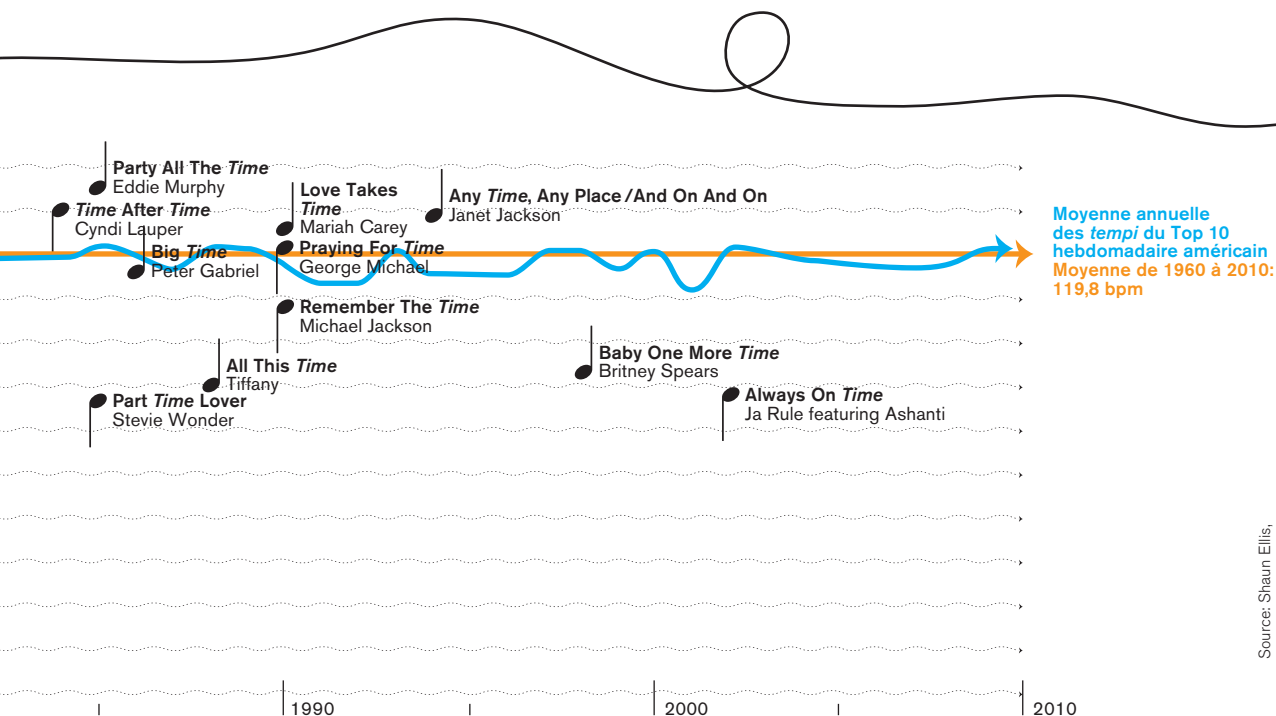
Ayomé, village togolais où les parents de Joël Tettamanti ont vécu quelque temps. L'image de ce haut-parleur a été prise dans un des seuls bars du coin. Son nom, «Locarno», évoque un étrange lien entre la Suisse et le Togo.

L'immuable tempo du hit-parade américain



Les notations exactes basées sur le va-et-vient mécanique des métronomes n'ont été ajoutées que dans un deuxième temps, par leurs disciples. «On arrive à des cadences insensées en suivant les indications métronomiques, parfois tellement rapides qu'il est littéralement impossible de les exécuter», relève Uwe Kliemt. Lui-même évoque la thèse du musicologue hollandais Willem Retze Talsma selon laquelle ces notations seraient interprétées à tort de manière systématique. Chaque note devrait non pas correspondre à un seul battement de pendule, comme le veut la pratique courante, mais à un aller-retour complet. La musique serait donc jouée deux fois trop rapidement.

Cette position extrême n'est de loin pas partagée par tous les musiciens. Leila Schayegh, professeure de violon baroque à la Schola Cantorum de Bâle, exclut par exemple une erreur aussi importante de la part des interprètes de notre époque, tout en reconnaissant que les *tempi* indiqués semblent parfois excessifs. «Nous manquons d'une bonne explication pour ces tempi, révèle Leila Schayegh. Je crois toutefois qu'au contraire, nous jouons aujourd'hui trop lentement.» Comment, dès lors, expliquer la lenteur apparente de Franz Liszt? «Les musiciens prenaient d'énormes libertés à son époque, constate la musicienne. Liszt a peut-être interprété Beethoven d'une manière très per-



Source: Shaun Ellis,
Tom Engelhardt, Rutgers University

Le mystère des 120 battements par minute

La cadence des chansons du hit-parade a étonnamment stagné pendant les cinquante dernières années. Selon une analyse réalisée par deux étudiants de l'Université Rutgers aux Etats-Unis, le tempo du Top 10 hebdomadaire américain entre 1960 et 2010 s'est maintenu autour de la valeur moyenne de 119,8 battements par minute (bpm). Les tempi des milliers de morceaux ont automatiquement été extraits grâce à des logiciels développés par la société The Echo Nest, leader mondial de l'analyse musicale informatisée. «Il n'y a évidemment pas de recette magique pour le succès d'une chanson, mais un tempo de 120 bpm semble déjà augmenter ses chances», commente Tristan Jehan, fondateur de The Echo Nest à Boston.

Si la cadence des hits semble rester constante, certains genres musicaux ont récemment subi une décélération: «C'est clairement une tendance dans la musique de boîte de nuit, affirme Joe Muggs, contributeur régulier à *The Wire*, un magazine britannique de référence dans le domaine des musiques d'avant-garde. Le phénomène touche la techno et la house, mais aussi le dubstep, où certains artistes sont passés de 140 à 85 bpm.» Selon lui, la musique a d'abord accéléré à l'approche de l'an 2000, sous l'influence d'une sorte d'élan général de la fin du millénaire et des nouvelles technologies digitales. D'où l'essor des styles musicaux ultra-rapides tels que la drum and bass. La nouvelle décennie est, quant à elle, marquée par un retour à des musiques plus accessibles, faciles à danser et favorisant le contact social à l'intérieur des clubs.

Le hip-hop connaît lui aussi une forme de ralentissement: le chopped and screwed. Cette technique de mixage des morceaux de rap consiste à radicalement freiner la cadence à 60 bpm (screwed) et hachurer certains passages (chopped) sur des platines. Elle a été inventée sur la scène hip-hop de Houston, au Texas, par un DJ shooté au sirop contre la toux, un produit connu pour provoquer un effet de somnolence. Ce style ramolli de hip-hop s'est fait connaître après l'an 2000 et a influencé de nombreux artistes, dont la chanteuse de R'n'B Ciara. Certains rappers ont commencé à mettre en vente, en parallèle à leurs albums traditionnels, des versions chopped and screwed. Une musique à deux vitesses est née.

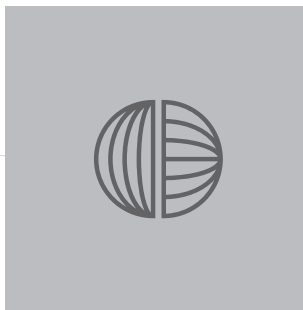
sonnelle, ce qui ne veut rien dire sur les intentions réelles du compositeur.»

Lenteur, une pratique tabou

Aurélien Azan Zielinski, chef d'orchestre et professeur à la Haute Ecole de Musique de Lausanne – HEMU, souligne lui aussi le caractère marginal du *tempo giusto*. Il explique l'approche moins radicale qu'adoptent traditionnellement les chefs d'orchestre pour déterminer leur cadence: «Le tempo en musique équivaut à la toile en peinture et au terrain en architecture: il est décisif pour donner du corps à l'œuvre. Les annotations métronomiques sont prises comme des indications et non des impératifs. Les chefs d'orchestre en dévient toujours un peu, chacun à leur manière, en allant plus ou moins vite. Une chose est sûre: ils ralentissent tous avec l'âge.»

Il existe en outre quelques règles dont l'usage est communément admis. Un gros orchestre doit, par exemple, jouer plus lentement qu'un petit, afin que la multiplicité des sons générés soit mieux perçue. «Les orchestres massifs du début du XX^e siècle, avec plus de 100 musiciens, avaient un tempo plus lent, explique Aurélien Azan Zielinski. On en revient aujourd'hui à des formations plus petites et donc plus véloces, principalement en raison des limitations de budget.» L'acoustique du lieu joue aussi un rôle essentiel dans le choix de la cadence. Quand la salle résonne beaucoup, comme dans une église, il vaut mieux ne pas jouer trop rapidement, pour éviter que les sons successifs ne se mélangent et que la musique ne se transforme en soupe sonore indistincte.

«La majorité des chefs d'orchestre, des critiques et des académiciens qualifient d'absurde notre pratique du *tempo giusto*, s'étonne Uwe Klient. On m'a même refusé la location d'une salle au conservatoire de Hambourg, dans laquelle je souhaitais donner un séminaire et un concert. Je ne cherche pourtant pas à être doctrinaire et veux juste ouvrir une discussion. Il y a de la place pour la diversité.» Selon le concertiste, le grand public, au contraire, est en général ravi de pouvoir enfin distinguer les notes et le rythme quand la musique est jouée plus lentement. 🎧



Le chef d'orchestre Aurélien Azan Zielinski observe que ses confrères ralentissent tous le rythme avec l'âge.



La version complète de la revue est en vente sur le site www.revuehemispheres.com

Edith Piaf ralentie au service de la science-fiction

Une vidéo YouTube a fait le buzz l'année passée autour de la musique du blockbuster hollywoodien *Inception*. Elle met en lumière la similarité entre un élément clé du film – le battement d'un son retentissant, à mi-chemin entre celui d'un vuvuzela et d'une corne de brume – et une version ralentie de la chanson d'Edith Piaf *Non, je ne regrette rien*.

Le compositeur Hans Zimmer a par la suite révélé qu'il s'agissait bel et bien d'un son construit à partir du morceau d'Edith Piaf et que les cadences de toute la bande originale correspondaient à des subdivisions de son tempo.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Image sans titre
de l'étude Qaqortoq,
Groenland, 2004: n° archive 1781**
Qaqortoq. Joël Tettamanti s'est rendu
dans cette ville du sud du Groenland
en 2004. Son oncle et sa tante y ont
habité quelque temps. La découverte
de ce pays l'a bouleversé. Il y est
retourné plusieurs fois par la suite.

L'Amérique aérodynamique

A une époque qui n'avait que le progrès en tête, le streamline s'est affirmé comme le design de la vitesse. A l'encontre de la décélération, cette vision futuriste et totalisante de la société s'est matérialisée en des formes épurées et fuselées.

TEXTE | Sylvain Menétray

L'exposition universelle de New York en 1939, organisée sur le thème du «Monde de demain», marque l'apogée du modernisme à l'américaine. Ses 44 millions de visiteurs découvrent les visions d'avenir de plusieurs designers comme Norman Bel Geddes qui réalise *Futurama* pour la firme automobile General Motors. Ce gigantesque diorama dépeint le monde tel que Bel Geddes le conçoit en 1960, c'est-à-dire marqué par l'omniprésence des voitures circulant sur des autoroutes géantes automatisées et bordées de gratte-ciels aux lignes fluides. Cette vision d'un mouvement perpétuel sans la moindre congestion correspond à la quintessence de la pensée du streamline.

Design reconnaissable à ses lignes aérodynamiques, le streamline a conquis quasiment tous les secteurs de la production industrielle américaine pendant les années 1930. A commencer par les transports: train, avion et bateau, puis, jusqu'aux fers à repasser ou aux presse-agrumes. Ces objets épurés étaient censés enchanter et rendre moins fatigantes les tâches ménagères grâce à leur simplicité, leur modernité et leur fonctionnalité. Le streamline introduit de nombreuses innovations: Henry Dreyfuss s'intéresse à l'ergonomie; Raymond Loewy joue sur le bio-mimétisme en créant, par exemple, des

objets sur le modèle de la goutte d'eau qui offre un minimum de résistance à l'air; on fait les premiers essais en soufflerie; on tient compte des lois de la physique.

Né dans le contexte optimiste du *New Deal*, le streamline fait figure de pendant américain et anti-bourgeois de l'Art déco européen. «C'est un mouvement très lié aux Etats-Unis par son extravagance. Il n'a rien à voir avec les objets de bon goût aristocratiques français», acquiesce Alexandra Midal, chercheuse et responsable des orientations Master Design à la HEAD – Genève. De fait, le streamline avait un dessein beaucoup plus large que de repenser l'agencement des grands salons. «Son idéologie était basée sur des lois eugénistes. Le but consistait à sauver la race humaine de sa disparition pour cause de manque d'hygiène et de maladies telles que la syphilis», poursuit la chercheuse genevoise. Norman Bel Geddes observait ainsi la lutte des espèces dans son terrarium. De manière moins anecdotique, il se considérait comme le réformateur qui devait fournir à l'humanité l'hygiène et l'efficacité nécessaires à sa régénération.

Dans la pratique, l'idéologie évolutionniste du streamline s'est traduite par la naissance d'objets recouverts de coques en métal ou en plastique.

Le streamline a conquis la production industrielle américaine dans les années 1930 avec son esthétique moderne et fonctionnelle, qui tient compte des lois de la physique. Il a également influencé la création de nouvelles typographies, comme celle de l'affiche ci-contre (Streamline, Type specimen sheet cover, 1939, designer inconnu).



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Des créations hygiéniques, faciles à nettoyer. Alors que les fonctionnalistes européens laissaient apparaître les mécanismes internes afin de faire comprendre au public le fonctionnement d'un objet, le mouvement streamline dissimulait ces rouages pour ne plus laisser percevoir que la fonction, comme par exemple la poignée d'un réfrigérateur et ses casiers intérieurs. Ça s'ouvre et ça refroidit, pas besoin d'en savoir plus. Sous influence streamline, les objets deviennent fluides, non seulement dans leurs lignes, mais aussi dans la manière dont ils sont perçus.

Le streamline connaît un engouement massif. Son entreprise de simplification des formes participe à la démythification de la technologie. Les objets deviennent modernes, beaux, chics et sans la moindre ambiguïté. Ils sont le symbole d'une Amérique qui retrouve sa vigueur économique après la crise de 1929. La consommation va reprendre. La publicité se développe. Grâce aux innovations en termes d'aérodynamisme, les transports battent des records de vitesse. «On est en plein dans l'idée du *creative waste*, qui consiste à aller plus vite pour consommer plus et être plus créatif», analyse Alexandra Midal.

La vision totalisante – ou «dilatatoire» pour employer un terme cher à la chercheuse genevoise – s'avère particulièrement marquée avec le streamline. Raymond Loewy affirme notamment que le design va du «lipstick à la locomotive». Cet appétit sans borne lui vaut d'être voué aux gémonies dans l'après-guerre, notamment par les architectes, qui ne tolèrent pas l'empiètement des designers sur leur territoire. On reproche alors au streamline son côté mercantile et son usage de matériaux peu nobles comme la mélamine ou l'acier chromé. Son appropriation par l'Allemagne nazie, notamment à travers la Volkswagen aux formes arrondies, révèle en outre les dérives possibles de cette idéologie de construction d'une société nouvelle. ㊦



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Trancheuse n° 410 Streamliner

Cette impressionnante trancheuse en aluminium, acier inoxydable, bakélite et caoutchouc dessinée en 1940 par Egmont Arens et Theodore C. Brookhart pour la Hobart Manufacturing Company est un objet iconique du courant streamline. Les surfaces arrondies aérodynamiques ont une fonction pratique et hygiénique, évitant que des miettes de nourritures ne restent coincées. Sa production fut retardée jusqu'en 1949 en raison de la pénurie d'aluminium durant la guerre.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com



Taille-crayon Raymond Loewy

Jamais produit, le taille-crayon streamline de Raymond Loewy (1934) a pourtant rendu célèbre le génial designer franco-américain, également auteur de locomotives, de voitures, de réfrigérateurs, ou encore du merchandising de Coca-Cola. Sa forme de goutte d'eau, qui rappelle aussi les zeppelins, est typique des recherches sur l'aérodynamisme au cœur du mouvement streamline. Ce taille-crayon est un classique, avant-gardiste non seulement pour son esthétique, mais aussi dans sa fonctionnalité puisque, en dépit de sa taille réduite, son efficacité égalait celle des anciens modèles.

Sèche-cheveux Eskimo

Dans les années 1930 se sont développés les premiers sèche-cheveux portables et aérodynamiques. Leur poignée était pensée pour épouser la forme de la main. Les modèles actuels ont conservé cette fluidité des lignes imaginées à l'époque, comme pour ce modèle baptisé Eskimo et fabriqué par la Bersted Manufacturing Company de Toronto entre 1935 et 1940.

Go Chair Ross Lovegrove

L'influence du streamline a perduré au-delà de sa grande période des années 1930. Les questions d'aérodynamisme n'ont par exemple plus quitté le champ de recherche du design. Editée en 2000, la Go Chair de Ross Lovegrove pour Bernhardt Design est le premier modèle de chaise fabriqué en magnésium moulé par injection. Elancé, futuriste, ce siège transforme la station assise en une course folle.

«Le temps reste le seul vrai luxe universel»

Les marques de prestige se sont recentrées ces deux dernières années sur des critères tels que la qualité, l'héritage et le savoir-faire. Des notions liées à la question de la durée.

TEXTE | *William Türler*

S'il est un secteur où le rapport au temps, voire une certaine valorisation de la lenteur, est mis en avant, c'est bien celui du luxe. Voyages en train où le trajet prime sur la destination finale, délais d'attente de plusieurs mois pour obtenir une montre ou une voiture haut de gamme, malles de voyage, d'excellente finition, mais si peu adaptées aux voyageurs «pressés»... Le point avec Augustin Scott de Martinville, responsable du MAS design et industrie du luxe à l'ECAL.

Peut-on dire que la décélération devient une valeur plus recherchée dans le luxe?

Si le concept de décélération est aujourd'hui à la mode, il n'est pas vraiment visible dans le monde du luxe pour l'instant. Après la crise, nous avons amorcé une nouvelle phase de consommation effrénée. On peut parier que les entreprises qui sauront garder un cap modéré dans l'environnement actuel turbulent seront les vraies gagnantes.

Qu'en est-il des Etats-Unis, principal marché mondial du luxe? Sa situation morose ne va-t-elle pas forcer les entreprises du luxe à baisser la cadence?

Sans entrer dans les détails, la situation morose aux Etats-Unis pousse certains à évoquer d'ores et déjà une crise en «W». Le problème est ce-

pendant plus profond car les réflexes inhérents au système sont en contradiction avec les fondements du luxe. Nous avons vu des chiffres exceptionnels lors du dernier Baselworld, l'industrie horlogère repartant immédiatement dans la spirale: sur-commande des détaillants qui constituent des stocks trop importants, impossibilité de produire assez vite, hausse des prix de production. Dans ce genre de situation tendue, il est clair que baisser la cadence est une décision sage, mais elle est probablement difficile à tenir devant des investisseurs qui cherchent un profit à court terme.

En quoi le rapport du luxe au temps a-t-il évolué ces dernières années?

Nous avons assisté ces deux dernières années dans le luxe à un recentrage sur la notion de qualité, d'héritage et de savoir-faire. Ces trois notions ont un lien fort avec l'idée que fabriquer un objet de luxe prend du temps. Les modèles historiques sont réédités, avec de légères transformations, les entreprises se recentrent sur leur histoire. Ces réflexes sont plutôt sains, mais le risque reste à terme de brider l'innovation.

Diriez-vous que le temps est devenu un luxe?

Le temps est plus que jamais un luxe. C'est d'ailleurs le seul vrai luxe universel.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**A quel moment est apparue la notion
de luxe, historiquement?**

La notion de luxe est très vaste, mais on peut dire qu'elle a toujours existé. Elle est liée de manière indissociable au contexte social. Alors que certaines étoffes étaient réservées aux grands dignitaires en Chine ancienne, une loi régissait le nombre de miroirs et de plats en porcelaine que les notables avaient le droit de posséder dans la Genève protestante. Au XIX^e siècle, on parlait même de demi-luxe, et il existait des règles très précises pour définir ce qui était «de luxe» et ce qui ne l'était pas. Aujourd'hui, ces critères sont beaucoup plus flous.

**L'attente a toujours été un élément important
dans l'univers du luxe (délais de plusieurs
mois pour avoir un sac Hermès, etc.). Cette
tendance se renforce-t-elle selon vous?**

La manufacture d'un véritable objet de luxe prend par définition du temps et ce temps est incompatible avec le désir de le posséder, qui est lui immédiat, habitué que nous sommes à la

**Le designer
Augustin Scott
de Martinville
explique que
la manufacture
d'un objet de luxe
prend par définition
du temps et que
ce temps est
incompatible avec
le désir immédiat
de le posséder.**

consommation de masse d'objets produits en grande série et disponibles immédiatement. Certaines marques jouent cependant aujourd'hui avec ce désir en créant une attente artificielle ou en limitant volontairement le nombre d'exemplaires disponibles sur le marché. L'avenir passe par l'éducation du consommateur, notamment en étant plus transparent sur la manière dont les objets sont fabriqués. Ce virage a déjà été amorcé dans de nombreux domaines du luxe.

Comment se manifeste cet aspect dans la haute horlogerie?

La haute horlogerie est un monde à part, mais cette tendance de rendre visible au consommateur le processus de fabrication et de création s'y ressent également. Un exemple très clair est la marque MB&F qui invite à entrer dans l'univers des machines horlogères par le biais de tous les «amis» qui ont contribué à sa conception et réalisation. On prend alors la mesure du travail qu'il y a derrière une montre plutôt que de la considérer simplement comme un symbole de statut.

Comment le côté «transgénérationnel» de plusieurs articles de luxe, notamment les montres, participe-t-il de ce phénomène? Aujourd'hui, nous communiquons de manière transgénérationnelle. Les travaux des étudiants du MAS design et industrie du luxe de l'ECAL pour la manufacture de porcelaine de Limoges Bernardaud, une maison qui fêtera bientôt ses 150 ans, sont visibles sur... la page Facebook de la manufacture! Une marque comme Hublot développe aujourd'hui une véritable communauté – tel un réseau social – connectée grâce à internet, autour de la marque. 📞

Industrie du luxe: pas de décélération en vue

Redécouverte de patrimoines historiques parfois négligés, multiplication des références au passé tant dans la communication qu'à travers les produits eux-mêmes: autant de signes tangibles qui pourraient suggérer une mutation du rapport que les maisons ou les industries du luxe entretiennent avec le temps. Pour autant, le luxe serait-il en train de consolider ses racines et de reprendre son souffle pour se placer sur une trajectoire moins effrénée? Rien ne semble moins sûr aujourd'hui, selon Leyla Belkaïd Neri, directrice du MAS in Luxury Management à la Haute Ecole de gestion HEG Genève: «Le nombre d'espaces de vente que les grandes marques européennes inaugurent chaque année, voire chaque mois, en Chine n'évoque en rien une quelconque forme de décélération. La course à l'implantation sur les nouveaux marchés atteint actuellement des records de vitesse.» Une double dynamique qui n'a, selon elle, en soi rien de paradoxal: «Juste une question de perspective... et de stratégie.»

Lorsque l'horlogerie «suspend» le temps

La décélération a de tout temps fasciné les horlogers: difficile de s'atteler à la réalisation d'une montre sans s'interroger sur le temps qui passe, voire chercher à le contrôler. Doyen de l'Institut du marketing horloger de la Haute école de gestion Arc – HEG Arc, François Courvoisier donne l'exemple d'une montre à une seule aiguille, conçue par l'ingénieur horloger Elmar Mock (l'un des créateurs de la Swatch) et le collectif Plonk & Replonk: l'unique aiguille a pour mérite de ne pas donner l'heure, mais la minute précise. Autre modèle intéressant: la montre d'Hermès, (Arceau Le Temps suspendu) présentée à Baselworld cette année, qui permet de «suspendre» le temps grâce à une simple pression sur un bouton situé à 9 heures, pour le reprendre ensuite, à la demande et par pression également. Deux exemples symptomatiques de la créativité humaine qui, selon le spécialiste, «cherchent à s'amuser un peu avec le temps à défaut de le subir inéluctablement...»



Les temporalités décélérées d'une vallée alpine



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Le projet artistique *Querfeldein / A travers champs* interroge le rapport au paysage alpin. Ce faisant, il incite l'artiste à concilier des temporalités diverses.

TEXTE | *Alain Antille, ECAV*

Mist signifie fumier en suisse-allemand. Ce graffiti a été réalisé sur un raccard classé monument historique dans le village de Geschinen, par Mathias Kaspar. Il est conçu comme un commentaire sur la décentralisation des villes et leur extension dans les zones rurales.

On ressent d'autant plus aisément la décélération lorsque l'on s'éloigne des centres urbains, d'art, de production ou de décision. Pour ralentir le temps, il faut obliquer «à travers champs». Telle était la devise du projet *Querfeldein / A travers champs*, développé par l'Ecole cantonale d'art du Valais – ECAV, la Haute Ecole d'art de Bâle et à la Scuola universitaria professionale della Svizzera italiana, à Geschinen dans la vallée de Conches. Il s'agissait de se donner comme laboratoire de création un espace qui résiste à l'effervescence contemporaine et, par cela même, en manifeste plus distinctement les effets.

Par sa situation excentrée à la source du Rhône, par les multiples points de passage qui l'ouvrent

néanmoins à la circulation, la vallée de Conches est un territoire de cette nature. Le caractère immuable des traditions s'y trouve contesté par le développement des échanges, le véhiculaire y infiltre le vernaculaire, la périodicité rapide des migrations touristiques y double celle, lente, des rythmes d'une nature bien préservée.

Pour Kotscha Reist, initiateur du projet, les forts contrastes, le mélange de rythmes de vie qui caractérisent la vallée de Conches, offrent un terrain de recherche fertile pour les artistes actifs dans l'espace public. L'ouvert et le fermé, le linéaire et le cyclique, le durable et l'éphémère, l'immuable et le changeant se donnent dans une proximité stimulante. Quinze jours durant, des étudiants, des enseignants et des artistes invités ont séjourné dans une maison de Geschinen. En situation d'immersion, ils ont eu le loisir de s'imprégner de ces éléments empruntés tant à la tradition et au folklore, qu'à la modernité architecturale et technique. ▮

Remplacer le « toujours plus » par le « toujours mieux »

Mieux gérer une entreprise, prendre en compte tous ceux qui la font, pour leur bien-être et pour sa pérennité sur le long terme: bienvenue dans le monde du *slow management*.

TEXTE | Albertine Bourget

C'était au printemps 2010. Responsables en ressources humaines, économistes et managers, au nombre desquels des membres de la direction de la compagnie d'assurances Swiss Re, de la banque Julius Bär ou encore de l'entreprise pharmaceutique Johnson & Johnson Medical s'étaient réunis au Schloss Lenzburg, en Argovie, pour débattre du *slow management*. Le symposium s'est tenu sous l'égide de la Gesellschaft für Arbeitsmarktkompetenz, qui se veut une plate-forme de référence pour les responsables en ressources humaines.

Le *slow management*? Un concept encore très mal connu, à glisser dans la besace toujours plus remplie du mouvement *slow*, et que l'on pourrait traduire en français par «gestion durable». Mais comme pour le *slow food*, l'adjectif est trompeur. «Il ne s'agit pas de faire les choses plus lentement, pas de ralentir l'entreprise mais de l'humaniser, de prendre conscience de ce que l'on fait, souligne John Sadowsky, professeur de marketing en France. Bref, il faut remettre l'humain au cœur de l'entreprise.»

En France, le terme a été médiatisé suite à des vagues de suicides professionnels. Coauteur, avec John Sadowsky et le spécialiste du stress Dominique Steiler, de l'ouvrage *Eloge du bien-être au travail*, le professeur Loïck Roche, de

l'École de management de Grenoble, a été auditionné par la mission d'information sur le mal-être au travail du Sénat l'année dernière. Ce chantre de ce qu'il appelle une «écologie humaine» a plaidé pour de nouvelles méthodes de management, notamment que les dirigeants se mettent de nouveau à passer du temps avec leurs salariés, et souhaité une impulsion politique en ce sens.

Il y a bien un malaise actuellement dans le monde du travail. Des employés sous pression, en souffrance, en burn-out, voire en bore-out, ce dernier étant sans doute le plus symptomatique d'un manque de dialogue au travail (voir encadré). Le *slow management* reconnaît ces problèmes mais veut les prendre à la source. Humaniser l'entreprise évitera ce genre de maux à l'avenir. «On parle beaucoup de Google, de ses bureaux et de l'atmosphère ludique. Bien sûr, cette entreprise a d'importantes ressources et les employés bénéficient de nombreux avantages. Mais ce qui est plus important, c'est la manière dont le dialogue et les contacts entre un employé et son supérieur sont constants», estime John Sadowsky.

Passer plus de temps avec ses employés, encourager les discussions, mieux aménager le temps de travail de chacun, renoncer aux projets à



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Image sans titre
de l'étude *North of the woods*,
Japon, 2010: n° archive 10690
North of the woods, Japon.
Construit lors des Jeux Olympiques de
1972, ce monument se trouve au
sommet de la montagne surplombant
Sapporo. La lumière de la ville influe
sur la lumière ambiante de la nuit.

court terme qui n'apportent rien de bon sur le long terme. De l'accent mis sur le bien-être des employés à une vision paternaliste un rien rétrograde... Le pas est trop vite franchi, avertit le spécialiste en management Michael Kres, membre de la Schweizerischen Gesellschaft für Arbeitsmarktkompetenz. «Ce que veut le *slow management*, c'est que les employés participent aux décisions. Ce qui veut aussi dire de prendre des risques. Ils travaillent dans l'entreprise, mais en sont partenaires. Les employés sont déresponsabilisés, alors que s'ils sont consultés, l'équipe va être plus stable, plus fiable et plus résiliente. A l'heure actuelle, on néglige le 95% des employés, leur avis n'est pas pris en compte, alors que c'est bien eux qui font le boulot.»

Bien-être des employés mais aussi – et surtout? – de l'entreprise. Le *slow management* se demande «comment prendre en compte les exigences de toutes les parties intéressées dans une entreprise», résume Paolo Baracchini, chargé de cours en économie d'entreprise à la Haute Ecole de gestion de Genève. Il ne s'agit pas de se focaliser sur les employés, mais bien de «management global». «Toute autre notion est limitative», estime-t-il. Selon lui, «mieux une entreprise maîtrise les différents paramètres, mieux elle se porte et mieux les éléments qui la constituent se portent.»

Autre définition, celle de Michael Kres, qui parle de passer d'une économie quantitative à une économie qualitative, de transférer le maximum vers l'optimum. Explications. «La croissance quantitative a atteint ses limites. Les gens sont malades, des systèmes entiers sont malades. Il est temps de réagir, mais sans négliger la productivité, évidemment, sans quoi le concept sera rejeté par le milieu économique.» Bref, un concept aux nuances variées. Joli, mais encore assez flou, non? «Bien sûr, cela reste de la théorie, répond Michael Kres. Mais en réalité, de nombreuses PME et entreprises familiales fonctionnent déjà ainsi, et on a oublié de les regarder. La proximité crée de l'optimum, alors que les entreprises qui grandissent trop ou trop vite vont se fourvoyer en chemin.»

A quand la révolution du management? On en est encore loin. «Peu d'entreprises l'appliquent,

Le *slow management*, c'est:

- faire participer les employés aux décisions et au capital de l'entreprise
- favoriser des relations humaines basées sur la confiance, dans une hiérarchie horizontale
- motiver les employés à faire toujours mieux, plutôt que toujours plus

La sieste au travail, ou le «power napping»

Ah, les merveilleux locaux de Google. Les photos des bureaux de la firme californienne ont fait le tour du monde et baver les autres, ceux qui n'ont pas droit aux cocons futuristes que sont les *napping pods*, lieux de repos, autres salles de jeux, ou au distributeur de céréales comme chez Pixar. Bref, ces dernières années, il est devenu branché de siester au bureau. Même si en Europe, la sieste-éclair au travail ne s'est de loin pas étendue à toutes les entreprises. Et pourtant, les spécialistes du sommeil vantent ses qualités à l'unanimité: gain de concentration, de réactivité, réduction des risques d'infarctus... Pas forcément besoin de s'assoupir. L'idée, c'est plutôt de «débrancher», de se détendre et de se concentrer sur soi un moment. A Berne et Zurich, des hôtels ont proposé des temps de sieste. Des applications spéciales sieste sont proposées aux utilisateurs d'iPhones. Pour les spécialistes du *slow management*, l'engouement autour du *power napping* n'est qu'éphémère et superficiel. Michael Kres estime que «cela ne fait que gratter à la surface du problème. Le *slow management*, ce n'est pas la santé des employés. Mais en même temps, cela montre bien qu'il y a un problème plus profond».

Le bore-out, cet étrange contrepoint du burn-out

Voilà une maladie qui en fait se gausser plus d'un: contrairement au burn-out, dû à une cadence excessive ou à une pression devenue trop forte, le bore-out est l'idée qu'on peut tomber malade d'ennui au travail. On parle aussi de sous-exploitation des compétences. Outre-Sarine, le spécialiste en communication Peter Werder a écrit deux ouvrages sur ce thème, dont l'un destiné aux employeurs. Il y explique qu'il ne sert à rien d'embaucher des gens surqualifiés pour un poste ou une charge de travail trop légère, qui pourrait être abattue en moins de temps. Et plaide lui aussi pour une culture d'entreprise fondée sur le dialogue et la confiance plutôt que sur la seule performance. Le phénomène serait susceptible de toucher 10% des employés dans le monde. En première ligne: la très zappreuse génération Y, à la fois avide de défis et susceptible de s'ennuyer très vite.

répond Paolo Baracchini. Ce n'est pas qu'elles ne font rien, mais elles n'ont pas de vision globale, elles n'appliquent que des mesures partielles. Il ne s'agit pas seulement de politique salariale ou anti-discriminatoire, d'envoyer de vieux PC en Afrique, mais d'intégrer cette vision gestionnaire dans la stratégie globale de l'entreprise.» Michael Kres est plus catégorique: «L'intérêt public pour ce débat est inexistant, déplore-t-il. Les chefs d'entreprise sont très sceptiques. Par contre, il existe un fort intérêt privé, d'individus et de citoyens. Mais en Suisse, on n'ose pas dire ce qui ne marche pas ouvertement. Ce n'est pas tant lié à la tradition ultralibérale, mais à une société bourgeoise. »

Ailleurs, cette «gestion durable» se met gentiment en place. Ainsi, la firme allemande BMW est citée en exemple pour avoir su évoluer en profondeur. «Les impulsions viennent des employés, du bas vers le haut», souligne Michael Kres. Autre exemple: la chaîne – également allemande – Dm-drogeriemarkt, où chaque magasin décide de ses prix et des salaires. Ou encore la Handelsbanken en Suède.

Et pourtant, tous nos interlocuteurs en sont persuadés: l'entreprise du futur devra intégrer le *slow management*. «Mais attention aux apparences, prévient Michael Kres. Le *slow management* est porté par une vision politique proche du socialisme et semble, en surface, anti-capitaliste. Mais au fond, c'est très capitaliste. Le but, c'est bien que ça marche, pas de couler les entreprises!» Si la crise actuelle n'est pas très encourageante pour le *slow management*, John Sadowsky se veut optimiste sur le long terme.

«Aujourd'hui, il y a beaucoup de partages d'informations, que ce soit dans les congrès, sur le net... Intuitivement, les meilleures entreprises comprennent qu'une gestion réfléchie est un élément-clé de leur durabilité.» ☞

L'EMS améliore la qualité de fin de vie

L'entrée en maison de retraite n'équivaut pas à une décélération. Mais après un premier contact stressant, l'institution contribue à plus de sérénité pour les seniors.

TEXTE | *Francesca Sacco*



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'entrée en EMS ne ressemble pas toujours à un moment de décompression. Ce serait même plutôt le contraire! «Cette arrivée correspond à une rupture dans l'existence de la personne âgée et entraîne donc un stress important», explique Stefano Cavalli, docteur en sociologie et maître assistant au Centre interfacultaire de gérontologie de l'Université de Genève. La vie communautaire, les horaires fixes chamboulent les habitudes.

Les travaux de Stefano Cavalli – qui vont prochainement être publiés sous le titre *Trajectoires de vie dans la grande vieillesse: rester chez soi ou s'installer en institution?* – montrent que ce changement entraîne une amélioration du bien-être de la personne âgée – grâce au sentiment de sécurité procuré par l'encadrement professionnel. Interrogés une année plus tard, presque la moitié des résidents évalue leur déménagement de manière positive. Ce qui laisse penser que les personnes âgées possèdent des facultés d'adaptation supérieures à celles qu'on aurait tendance à leur prêter. «On constate souvent qu'elles retrouvent le goût de soigner leur apparence, par exemple», déclare Florient Boisset, directeur du Foyer Louise Bron à Fully, en Valais.

Cela dit, l'état de santé général des résidents des EMS est en baisse depuis quelques décennies, en raison des soins à domicile qui permettent de retarder les admissions. «Le placement se fait lorsqu'il n'est plus possible de rester à la maison. Les institutions doivent donc gérer des cas de plus en plus lourds», confirme Jean-Daniel Zufferey, secrétaire général de l'association valaisanne des établissements médico-sociaux. L'espérance de vie à l'entrée est de trois à quatre ans seulement et il devient de plus en plus difficile de lutter contre l'image du «mouroir».

Significativement, plus personne ne parle de «maison de retraite». Les résidents ne sont d'ailleurs pas dupes: à leur arrivée, ils «savent très bien qu'ils entament la dernière ligne droite», dit Stefano Cavalli. «Dans certains cantons, l'admission n'est même pas possible en deçà d'un certain niveau de dépendance, du fait des listes d'attente et des conditions de subventionnement des institutions», relève Jacqueline Cramer,

Des facteurs sociaux influencent le vieillissement prématuré

Le chômage de très longue durée entraîne une perte de trois années de vie. Entre les ouvriers non qualifiés et les cadres supérieurs, l'écart est de trois ans et demi, en la défaveur des premiers. Selon le bureau d'études français Credes, le vieillissement prématuré est en partie lié à certains facteurs sociaux et peut être chiffré en années.

directrice de Pro Senectute Genève. La question de la vocation des EMS est d'autant plus cruciale, ajoute Stefano Cavalli, que les prévisions de l'Office fédéral de la statistique font état de 500'000 octogénaires en 2025, contre quelque 328'000 actuellement. Mais toutes ces personnes ne finiront pas leurs jours en institution: cela ne concerne que 12% de la population.

Par ailleurs, les recherches montrent que le vieillissement ne frappe pas tout le monde de la même façon et surtout à la même vitesse. «J'ai connu une femme d'une grande beauté qui est restée physiquement étincelante jusqu'à sa mort, malgré la maladie d'Alzheimer. A l'inverse, je me souviens d'une personne dont la santé s'est dégradée extrêmement vite», s'étonne Florient Boisset. Les scientifiques sont impuissants à expliquer ce phénomène, connu sous le nom de «vieillesse différentielle». A l'Hôpital Dahler, à Fribourg, le docteur Grégoire Schrago affirme avoir vu des septuagénaires obtenir sur tapis roulant un meilleur résultat sportif que des recrues âgées d'une vingtaine d'années. Et, en avril dernier, une femme de 92 ans a bluffé le monde entier en terminant le marathon d'Honolulu en moins de dix heures... 🏃

«Les capacités des nonagénaires sont plus diversifiées que celles des enfants»



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Le vieillissement s'exprime selon des rythmes différenciés. Eclairage d'une spécialiste.

TEXTE | Geneviève Ruiz

Elisabeth Hirsch est professeure à la Haute école de travail social et de la santé – EESP – Lausanne et spécialisée dans les problématiques du troisième âge. Interview.

Le vieillissement peut-il être considéré comme une forme de décélération?

L'étude des processus de vieillissement et des mécanismes adaptatifs du grand âge nous inciterait plutôt à parler de réorganisation que de décélération. La concentration sur des priorités et les stratégies d'économie d'énergie sont plus frappantes à observer que le ralentissement en tant que tel, même si, bien sûr, les fonctions vitales, les réflexes, deviennent moins «rapides». Alors, décélérer? Peut-être davantage, au très grand âge, réserver ses forces pour ce qui a vraiment du sens.

Comment percevez-vous le rôle des EMS, qui deviennent des «mouroirs»?

Cette description ne correspond pas à la situation que je connais. L'espérance de vie moyenne après entrée en EMS est certes proche aujourd'hui de deux ans et demi à trois ans, mais c'est une période que je considère comme très substantielle! Pour moi, l'image du mouroir est trompeuse: ce qui dérange bien plus ce sont

les troubles du comportement et les difficultés relationnelles liés aux problèmes de démence. C'est cela qu'on ne veut pas voir, bien plus qu'une fin de vie par ralentissement. Or, les troubles cognitifs et les difficultés psychiques comme l'anxiété, voire la dépression, sont aujourd'hui des causes plus importantes d'entrée en EMS. On y entre certes en dernier ressort, mais ce ne sont pas seulement des lieux de fin de vie au sens que le terme «mouroirs» évoque.

De plus, l'image entièrement négative de la vie collective véhiculée par notre société, qui valorise l'indépendance à tout prix, contribue à conforter une vision très sombre des EMS. L'ouverture sur l'extérieur de ces institutions, la place qu'elles peuvent prendre comme structures faisant partie d'un quartier, sont très importantes pour contrecarrer l'image d'un lieu où on serait juste «en train de mourir». L'enjeu serait plutôt de rappeler que l'homme (surtout la femme dans notre cas, puisqu'il s'agit de femmes dans 8 cas sur 10) ne vit pas seulement de soins, et surtout pas pendant trois ans.

Pourquoi la vieillesse devient-elle un phénomène aussi variable d'une personne à l'autre? L'étonnant, c'est qu'on s'en étonne! La diversité des capacités physiques et psychiques des nonagénaires est beaucoup plus importante que celles de jeunes enfants, car l'entier de l'existence a eu le temps d'interagir avec les prédispositions. Il ne nous viendrait pas à l'idée d'appréhender la tranche d'âge 40-60 ans comme homogène. Un phénomène qui provient des stéréotypes de la vieillesse nous fait supposer une sorte d'homogénéité. C'est une fausse croyance. N'étant plus définis par le type de travail et d'insertion antérieurs, les vieux deviennent un groupe, une masse. De plus, au vu de l'allongement de la vie, nous parlons maintenant de plusieurs générations de «vieux», ayant un vécu historique complètement hétérogène – les plus âgés étant nés durant la Première Guerre mondiale et les plus jeunes après la Seconde. ☹



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

**Image sans titre
de l'étude Nuuk,
Groenland, 2010: n° archive 10021**
Nuuk, Groenland. «Mon ami Anders
pose pour moi, explique Joël
Tettamanti. Je lui ai demandé de se
vêtir avec les habits qu'il utilise pour
aller à la chasse. Il scrute le paysage.»

Le patient en quête d'une médecine plus lente

A l'heure de la médecine high-tech, des prises de sang et des scanners, les médecins ne prennent plus le temps avec leurs patients. Ces derniers se tournent vers les médecines traditionnelles et alternatives.

TEXTE | *Bertrand Beauté*

Urgences. A l'évocation de la série américaine reviennent en mémoire les images d'ambulances fonçant à tombeau ouvert, de patients scannés, scrutés sous tous les angles et finalement sauvés par miracle grâce à une opération complexe. Si la médecine scientifique a fait ses preuves, elle s'est peu à peu détachée du malade, faisant le lit du retour des médecines traditionnelles plus lentes et plus proches de la culture des patients.

«Les guérisseurs ont toujours existé, particulièrement dans les campagnes, rappelle Jérôme Debons, assistant à la Haute Ecole de Santé Vaud – HESAV et auteur d'un *livre* sur le sujet. En Valais, l'arrivée du médecin au village ne remonte souvent qu'au milieu du XX^e siècle. Avant, les patients s'adressaient au guérisseur, qui était le premier recours contre la maladie. Quand la médecine est devenue prépondérante, ces pratiques ont été discréditées et donc cachées. Avec la remise en cause du diktat de la médecine, elles reviennent sur le devant de la scène. Il y a une vraie demande de la population, comme l'a montré la votation sur les médecines complémentaires en mai en 2009.»

Ce come-back est également à mettre en relation avec la tendance écolo et le succès croissant des médecines naturelles. Ainsi, à côté des guérisseurs traditionnels (faiseurs de secret, re-

bouteux, etc.) fleurissent de nouveaux praticiens comme les magnétiseurs, les radiesthésistes ou les médiums.

«Les malades n'ont plus envie de se faire soigner uniquement par des machines, au sein d'une médecine d'abatage qui consacre un temps chronométré à chaque patient, explique Illario Rossi, anthropologue et professeur à l'Université de Lausanne. Ils veulent l'efficacité thérapeutique, mais sont aussi en quête de sens. Ils recherchent une solution globale à leurs maux.» Une solution globale, exactement ce que la médecine scientifique a perdu. «Avec l'avènement des sciences, la médecine est parvenue à découper chaque organe, oubliant de prendre le patient dans sa globalité», estime Jérôme Debons.

«Autrefois, le médecin de famille se déplaçait. Il rencontrait la famille et incluait dans son diagnostic le contexte culturel, familial et personnel du patient, raconte Magali Jenny, ethnologue à l'université de Fribourg et auteure du best-seller *Guérisseurs, rebouteux et faiseurs de secret en Suisse romande*. Aujourd'hui, le patient se trouve entouré de machines et de données biologiques. On s'intéresse de moins en moins à sa personne, à sa particularité. La médecine scientifique s'est déshumanisée. Elle ne prend plus en compte le patient dans sa globalité.»

Les Soins populaires en Valais. Rebouteux et faiseurs de secret (Debons J., Zufferey Kamerzin S., Monographic, 2009)

Un avis partagé par le docteur Didier Chate-lain, président de l'association des médecins de famille Genève: «La progression des technologies médicales a entraîné à partir des années 1980 une explosion des spécialités. Résultat: la médecine s'est déshumanisée. Les appareils d'imagerie médicale scrutent un organe en particulier en oubliant de voir le tout.»

«Cette absence de contact humain a engendré une déception de la population vis-à-vis de la médecine scientifique, couplée au besoin, très en vogue, d'un retour à la nature, poursuit Magali Jenny. Les patients n'ont pas l'impression que les progrès et les nombreuses découvertes dans le domaine de la santé permettent aux médecins de mieux les comprendre. Au contraire, ils déplorent le peu de temps que les médecins ont à disposition pour les écouter et leur expliquer, avec des mots simples, les maladies dont ils souffrent et les traitements proposés.»

A cela s'ajoute ce qu'Ilario Rossi nomme «les maladies de civilisations»: «Jusqu'au début des années 1980, nous vivions dans une époque où la croyance dans le progrès était aveugle. La science allait permettre de guérir toutes les maladies, de résoudre tous les maux. Mais aujourd'hui, la dictature de la biologie s'affaïsse. La médecine scientifique est confrontée à des maladies comme les cancers, les dépressions, les maladies chroniques et psychosomatiques, qu'elle ne parvient pas à guérir. Au mieux, elle peut les ralentir. Les patients doivent apprendre à vivre avec, comprendre pourquoi ils sont malades et gérer au mieux leur condition. Mais les sciences ne leur apportent aucune réponse à ce niveau. Ils se tournent donc vers d'autres sources de réponses, comme internet, les réseaux sociaux ou les guérisseurs.»

«Les patients cherchent avant tout une guérison, poursuit Jérôme Debons. Les personnes qui se tournent vers des guérisseurs n'ont souvent pas pu être soignées par la médecine. Par exemple, les gens font appel aux faiseurs de secret pour guérir les brûlures, les hémorragies et les verrues.»

Avec quels résultats? «Je considère que si une pratique continue à être utilisée au cours des

siècles, c'est qu'elle apporte des résultats», répond Jérôme Debons. Un avis partagé par Magali Jenny: «Tout le monde connaît quelqu'un qui a été traité avec succès par un guérisseur. Ils ne coûtent pratiquement rien comparativement aux médecins. Il y en a même qui ne touchent pas un centime de leurs consultants. C'est pourquoi il est difficile de les taxer de faire de l'exploitation financière de la misère humaine.»

Pour autant, l'auteure de *Guérisseurs, rebouteux et faiseurs de secret en Suisse romande* ne tombe pas dans la croyance aveugle: «Des amis médecins m'ont raconté qu'ils ont recueilli des patients dans un état déplorable parce que des prétendus guérisseurs leur ont fait arrêter un traitement vital ou parce qu'ils ont trop attendu avant de se rendre à l'hôpital. Le problème, c'est que les malades ont généralement peur de dire à leur médecin qu'ils consultent aussi un guérisseur. Ils le font dans le secret, alors que les deux médecines devraient être complémentaires.»

Une situation tempérée par Jérôme Debons: «Généralement, les patients qui vont voir des guérisseurs n'abandonnent pas pour autant la médecine. Ils alternent au gré de leurs besoins. Les itinéraires thérapeutiques peuvent être très diversifiés.»

Faut-il limiter la croissance de l'Arc lémanique?

Embouteillages, crise du logement, pénurie des places de crèches... Le boom économique autour du Léman engendre de nombreux problèmes. A tel point que certains politiciens n'hésitent plus à parler de décroissance.

TEXTE | *Bertrand Beauté*

Pont du Mont-Blanc, 8 h du matin. Les files de voitures à l'arrêt dans les deux sens crachent dans l'atmosphère les émanations de leurs pots d'échappement. Les plaques d'immatriculation affichent les cantons de Genève et Vaud, mais aussi des départements de France voisine: Ain (01), Jura (39), Haute-Savoie (74)... Le blocage est total. Dans les transports en commun, la situation n'est pas meilleure: les trams, bus et trolleys sont bondés; la ligne de train Lausanne-Genève est saturée aux heures de pointe.

«La croissance soutenue que connaît l'Arc lémanique a engendré indirectement plusieurs problèmes, notamment au niveau des transports et des logements», reconnaît Nathalie Fontanet, vice-présidente du Parti libéral genevois (PLG) et députée. Une situation qui pourrait bien s'aggraver. Selon les prévisions de l'Office fédéral de la statistique, la population du canton de Genève augmentera selon les scénarii de 13 à 33% d'ici à 2040. Idem dans le canton de Vaud où le nombre d'habitants devrait atteindre 940'000 personnes en 2040, soit une progression de 33% par rapport à 2010. De quoi saturer davantage les transports, les logements et les services de la région.

A tel point que désormais des voix s'élèvent, affirmant qu'il faut décroître ou freiner cet

élan économique et démographique. «C'est une chance d'avoir de la croissance, mais cela engendre des soucis, explique Daniel Rossellat, le syndic de Nyon. Si nous ne sommes pas attentifs, la population finira par ne voir que les inconvénients. Il faut donc la limiter. Ces vingt dernières années, la croissance était de 2,5% par an en moyenne. Si on la limite à 1,5%, cela ne me pose aucun problème.»

L'idée commence aussi à faire son chemin dans la tête des électeurs qui, aux dernières élections municipales de Vevey (VD), n'ont pas hésité à propulser Yvan Luccarini, indépendant qui prône la décroissance, au second tour. «En Suisse, nous vivons dans une bulle avec la croyance que la croissance peut durer pour toujours, estime le politicien. Ce n'est pas le cas. Les ressources, à l'échelle de la planète comme à celle de la région, sont limitées. Et il est impossible de découpler la croissance des ressources. La décroissance va donc arriver. Je milite pour que nous nous y préparions.»

Plus mesurée, la présidente d'Ecologie libérale et nouvellement conseillère nationale, Isabelle Chevalley affirme qu'il «faut limiter la croissance»: «Je ne prône pas la décroissance mais une stabilisation du développement économique.» Mais comment freiner la croissance

Le photomontage ci-contre représente la ville de Lausanne, accolée à celle d'Evian, comme si le lac Léman n'existait pas. Il a été réalisé par le bureau d'architectes genevois 2003 Made In pour le livre *Le Feu au Lac*, publié par le think tank Avenir Suisse en 2006. Il permet d'obtenir un point de vue radicalement différent sur la région lémanique, dont l'histoire, la culture et l'aménagement du territoire ont été profondément marqués par le lac.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

sans tomber dans d'autres travers, peut-être plus graves, comme une recrudescence potentielle du chômage? «La première chose à faire est de supprimer la promotion économique, qui attire de plus en plus de multinationales autour du Léman, alors qu'elles saturent la région. En bonne libérale, je prône moins d'intervention de l'Etat, qui offre à ces sociétés internationales des avantages fiscaux. Elles viennent avec leurs employés qui s'intègrent difficilement. Ces étrangers provoquent une hausse massive des loyers, si bien que pour les locaux, le ressenti n'est pas bon. Plutôt que d'attirer davantage de multinationales autour du Léman, nous devrions les pousser à s'installer dans des régions moins favorisées, notamment à Yverdon et à Fribourg, et soutenir autour du Léman une croissance endogène en accordant des avantages aux PME locales. Cela va ralentir la croissance et non la stopper.»

Un avis partagé par Daniel Rossellat: «Il est absurde de vouloir attirer de nouvelles entreprises si celles déjà implantées doivent se délocaliser pour se développer. D'autant que, lorsqu'elles s'implantent, les multinationales recrutent seulement 20% de locaux et ce sont toujours les plus bas salaires. Aujourd'hui, à Nyon, les prix des appartements sont devenus prohibitifs pour beaucoup de personnes, les jeunes en particulier. Si bien que nous observons une diminution des 20 à 35 ans dans le district.»

S'il reconnaît la difficulté de la situation, Cyril Aellen, président du PLG, refuse d'ouvrir la porte à une stabilisation de la croissance: «Ce n'est pas la bonne solution. Actuellement, la croissance et les expatriés servent de bouc-émissaire. Mais il ne faut pas s'y tromper: parler de décroissance et d'invasion des multinationales, c'est comme stigmatiser les expatriés. Dans les deux cas, la menace vient de l'étranger. Cela ne me satisfait ni quand cela vient du MCG (Mouvement citoyens genevois), ni quand cela émane de la bourgeoisie verte. Après, si certains politiques sont prêts à revendiquer la décroissance, c'est-à-dire un appauvrissement de la région, pourquoi pas. Moi non.»

«La croissance n'est pas responsable de tous les maux dont on l'accuse, poursuit le président du

PLG. Pour une entreprise, il est préférable d'utiliser la main-d'œuvre locale plutôt que des expatriés. Quand les multinationales s'implantent, elles emploient d'abord beaucoup d'étrangers, puis leur nombre diminue. Les sociétés implantées depuis des années ont ainsi peu d'expatriés parmi leurs salariés. Le problème, c'est le manque d'infrastructures, de logements et de voies de transport.»

De gauche à droite de l'échiquier politique, tous les partis s'accordent sur le fait qu'il faut bâtir des infrastructures mieux adaptées à la croissance de la région. «Il faut absolument construire des logements et des infrastructures, estime ainsi Daniel Rossellat. Mais cela ne doit pas se faire n'importe comment. Pour inciter les promoteurs immobiliers à construire des logements à loyers accessibles à la classe moyenne, les Municipalités doivent par exemple exiger un pourcentage de logements d'utilité publique lors de l'établissement des plans de quartiers ou dans le cadre de négociations avant la délivrance de permis de construire. Les transports doivent se discuter à l'échelle de la région en incluant les autorités de France voisine.»

«Nous avons pris du retard au niveau des infrastructures, poursuit Nathalie Fontanet. La troisième voie ferroviaire est une nécessité, mais il faut également finir le contournement de Genève afin de dé-saturer le pont du Mont-Blanc. Il faut aussi construire des logements. Le problème, c'est que tout le monde veut des logements, mais personne ne les souhaite à côté de chez soi. Je propose que nous limitions les possibilités de recours, afin de pouvoir construire davantage et plus vite.»

«Reste que l'Arc lémanique est un espace restreint, souligne Isabelle Chevalley, conseillère nationale. Aujourd'hui, il arrive à saturation et nous ne pourrions repousser le lac ou le Jura pour construire davantage.» Un argument que le libéral Cyril Aellen admet à demi-mot: «C'est évident que nous ne pourrions pas construire éternellement, mais nous avons encore de la marge.» «Il faut une vision à long terme, lui rétorque Yvan Luccarini. On ne peut pas continuer à se développer en fermant les yeux. Cela se résume à: "Après moi le déluge".»

Le quai du Mont-Blanc soudé au quai Gustav-Ador. En faisant disparaître le lac, l'atelier d'architecture Made In réinvente Genève.



La version complète de la revue
est en vente sur le site
www.revuehemispheres.com

Sans le lac,
le riche quartier
de Cognoy
jouxterait le
Palais des
Nations, donnant
l'image d'une
Genève beau-
coup plus verte
et boisée.



«Une politique de décroissance ne diminuerait pas l'attrait de l'Arc lémanique»

La chercheuse Nathalie Luyet Girardet prône une plus grande coordination entre les autorités genevoises, vaudoises et françaises.

TEXTE | Geneviève Ruiz

Nathalie Luyet Girardet est professeure à la Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève – hepia et chercheuse au sein du groupe de compétences Territoires et tissus Urbains. Rencontre.

Quelle est la cause de la pénurie de logement à Genève et où se situent les solutions?

De façon générale, la migration des populations vers les villes est amorcée. Nombre d'indicateurs nous démontrent que la majorité des citoyens aspire à un logement à proximité de leur lieu de travail, dans la même agglomération ou dans une ville bien connectée au réseau de transports publics. En ce sens, l'attractivité de Genève n'est plus à démontrer. Grand pôle économique, elle offre un nombre important de postes de travail à forte valeur ajoutée et est bien connectée aux réseaux de communication.

Par ailleurs, la complexité des diverses procédures (changement d'affectation, autorisation de construire, énergie, construction, zones de développement, etc.) voit les demandes d'autorisation de construire se muer très lentement en permis de construire, sans parler des abandons ou des multiples modifications en cours de procédure. Du projet déposé au permis d'habiter, un important laps de temps s'écoule, freinant de façon considérable la dynamique naturelle attendue d'un tel milieu économique. S'il n'existe pas de solution miracle, il n'en demeure pas moins qu'un examen en vue d'une coordination simplifiée des procédures sera un passage obligé. Je tiens également à ajouter que la perception du taux de logements vacants est exacerbée. J'en veux pour preuve que d'autres villes en Suisse ont un taux de vacance inférieur à celui

de Genève, c'est le cas de la ville de Sion. Enfin, la statistique des logements vacants ne donne aucun aperçu de ceux qui ne sont pas sur le marché, dont la location se fait par d'autres réseaux (bouche-à-oreille), ce qui est courant dans les villes où la demande est grande.

Au niveau de la gestion du trafic, quelles sont les solutions envisageables?

La gestion du trafic n'est pas ma spécialité. Cependant, la planification de la mobilité doit être coordonnée avec la capacité des zones à bâtir. Certaines villes se sont sorties de congestion de trafic par une politique responsable, planifiée dans un plan global de mobilité, qui coordonne la politique en matière de stationnement (emplacements et coûts), de transports individuels et publics, de capacité des différents réseaux et développement urbain, ainsi que des plans de mobilité mis en place dans les entreprises phares des régions concernées. Berne et Lausanne ont été, ces dernières années, exemplaires en la matière pour renverser leur situation.

Que pensez-vous des personnes qui prônent la décroissance pour l'Arc lémanique?

Si je comprends qu'intellectuellement la question de la décroissance pour l'Arc lémanique doit être abordée, dans les faits, la réalité nous rattrape. L'attraction que génère l'Arc lémanique sur une grande population est due à sa situation qui offre un cadre de vie de qualité. Au bord du lac Léman, face aux paysages alpins, à la croisée des axes de communication Nord-Sud, depuis des siècles cette attraction ne tarit pas car elle est la résultante d'une situation que nul autre lieu ne peut offrir. Même si une politique de décroissance se mettait en œuvre, je ne pense pas qu'elle freinerait cette force d'attraction.

Quelles sont les particularités de la région en termes d'aménagement du territoire?

A cheval sur trois cantons (VS, VD et GE) et deux pays, la planification d'un développe-

Slow city

Le concept est né à la fin des années 1990 au nord de l'Italie. Il labellise les villes – elles sont près de 150 aujourd'hui à travers le monde – qui s'engagent à prendre des mesures pour ralentir le rythme de vie de leurs citoyens. Parmi les 70 recommandations à respecter: mettre en valeur le patrimoine plutôt que construire de nouveaux édifices, multiplier les zones piétonnes et les espaces verts, réduire la consommation énergétique, développer le réseau de transports publics et soutenir la production locale.

ment territorial concerté n'est pas chose aisée dans l'Arc lémanique, compte tenu de l'Etat fédératif qu'est la Suisse. Qui plus est, la coordination avec la France, dont la gouvernance est centralisée, pose des difficultés supplémentaires. Le projet d'agglomération pose intelligemment une coordination dans ces divers systèmes de gouvernance. A l'instar du professeur Michel Bassand, à qui l'on doit le concept

de métropole lémanique, on pourrait envisager d'améliorer cette coordination en l'étendant à tout l'Arc lémanique en proposant une planification du développement territorial concertée, au-delà des frontières politiques, sur un territoire qui doit faire face aux mêmes problématiques. Mais c'est selon moi justement le chemin que nous empruntons avec les projets d'agglomérations. ▮

«Ralentir Genève ou Zurich? C'est illusoire»

Florinel Radu, professeur à l'Ecole d'ingénieurs et d'architectes de Fribourg – EIA-FR, encourage le développement des zones rurales, pour établir un équilibre de rythmes entre les diverses régions du pays.

Melinda Marchese et Bertrand Beauté

Le concept du *slow city* ne cesse de se répandre, pensez-vous que toutes les villes parviendront à prendre des mesures pour freiner leur rythme de vie?

Tôt ou tard, chaque région devra s'y intéresser. Mais il est illusoire de vouloir ralentir des villes telles que Genève ou Zurich. Les milieux industriels ou financiers s'y opposeraient. En revanche, je pense qu'il faudrait davantage intégrer les zones rurales dans les réflexions urbanistiques, afin de mieux utiliser l'espace et de créer une combinaison de rythmes différents. Il y a un énorme potentiel de développement en dehors de l'Arc lémanique. Pour ce faire, l'accessibilité des activités et des services doit y être renforcée.

Existe-t-il en Suisse romande des quartiers ou des villes dont l'aménagement se rapproche de celles labellisées *slow*?

La zone sous-gare à Lausanne, Carouge (GE), ou la Vieille-Ville à Fribourg sont des quartiers qui se sont développés lentement, ce qui a permis une croissance urbanistique adaptée aux besoins. Ils présentent un mélange équilibré d'espaces verts et d'espaces occupés, de commerces de proximité et de zones piétonnes.

Est-ce que ces aspects contribuent à l'amélioration de la qualité de vie?

Certainement. Lorsqu'on marche d'un point à l'autre, que l'on prend son temps, les chances d'interactions sociales sont plus élevées. On profite davantage de l'expérience. Des études scientifiques ont d'ailleurs montré que plus une ville vit à un rythme effréné, plus ses habitants marchent vite!



La version complète de la revue est en vente sur le site www.revuehemispheres.com

Pour Florinel Radu, certaines zones de Suisse romande, comme Carouge, la Vieille-Ville de Fribourg ou le quartier sous-gare de Lausanne, intègrent déjà les principes de *slow city*.

Pour résoudre la pénurie de l'habitat dans l'Arc lémanique, il n'existe qu'une solution: bâtir de nouveaux logements. Mais cela ne sera pas facile car personne ne souhaite de nouveaux immeubles dans son voisinage...

Il existe deux manières d'agir. Bâtir en périphérie des villes sur d'anciens terrains agricoles ou densifier les villes. La première solution n'est pas adéquate puisqu'elle renforce les problèmes de transport tout en étant mauvaise du point de vue écologique. Densifier les villes serait préférable mais les résistances sont grandes. La population perçoit la densification de manière très négative. Les constructions en dehors des villes vont donc se poursuivre. La question est de savoir comment réaliser ces aménagements au mieux. Une piste de réflexion est l'utilisation des maisons abandonnées. Les fermes non utilisées pourraient être transformées en habitations collectives. Nous menons actuellement des recherches en ce sens. A l'intérieur des villes, c'est un peu la même chose. Il faut réfléchir à une meilleure réhabilitation des zones délaissées qui se prêtent bien à la densification.

Bibliographie temporelle

Des références bibliographiques pour ceux qui prendront le temps d'approfondir les domaines abordés par *Hémisphères* sous l'angle du ralentissement.

Les classiques

- L'Eloge de la lenteur*,
Honoré C., Marabout, 2005
- La Lenteur*,
Kundera M., Gallimard, 1995
- Le Grand Accélérateur*,
Virilio P., Gallilée, 2010
- Accélération*,
Rosa H., La Découverte, 2010
- La Dictature de l'urgence*,
Finchelstein G., Fayard, 2011
- Trop vite!*,
Servan-Schreiber J.-L.,
Albin Michel, 2010
- A la Recherche
du temps perdu*,
Proust M., Gallimard, 1913-1927

Jardins familiaux

- Le Jardin familial comme
poste d'observation privilégié*,
Frauenfelder A., Delay C.,
Scalambrin L., Revue de la
société suisse d'ethnologie, 2011
- «*Joindre l'utile à l'agréable*»:
*le jardin familial et la culture
populaire*, Frauenfelder A.,
Delay C., Scalambrin L., titre
provisoire, Antipodes, à paraître
en 2012

Luxe et temps

- The Future Report – Luxury*,
publié annuellement par LS:N
Global, The Future Laboratory,
Londres
- Designing design*, Hara K.,
Lars Muller, 2007

Mobilité douce

- Mobilité touristique et dura-
bilité dans les Alpes suisses*,
Matos-Wasem R., Forum du
développement territorial, 2006
- La Piétonisation des espaces
urbains et la marche touris-
tique en ville*, Matos-Wasem R.,
Les Cahiers du développement
urbain durable, 2010

Médecines parallèles

- Les Soins populaires en
Valais. Rebouteux et faiseurs
de secret*, Debons J., Zufferey
Kamerzin S., Monographic, 2009
- Soigner par l'invisible*,
Schmitz O., Imago, 2006

Slow city

- Growth, Innovation, Scaling,
and the Pace of Life in Cities*,
Bettencourt L. M. A., Lobo J.,
Helbing D., Kuhnert C., West G.
B., Proceedings of the National
Academy of Sciences, 2007

Slow food

- Slow Food, manifeste pour
le goût et la biodiversité*,
Petrini C., Yves Michel, 2005

La Cuisine du corps et de l'âme,

- Ossipow L., Editions de l'Insti-
tut d'ethnologie, 1997

- Le Fast-Food: vers un nouvel
art de vivre?*, Ossipow L., in
*Fast-food et santé, Exposés et ré-
sumés du congrès national de la
SSN*, 2004

Slow management

- Le Slow Management: Eloge
du bien-être au travail*,
Roche L., Sadowsky J. et Steiler
D., PUG, 2010
- Diagnosis Boreout*, Rothlin P.
et Werder P., Redline Wirt-
schaftsverlag, 2007

Slow money

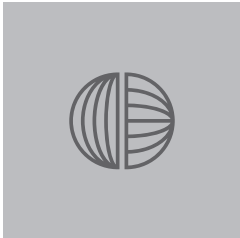
- Inquiries into the Nature of
Slow Money*, Tasch W., Chelsea
Green Publishing, 2008
- The Performance Economy*,
Stahel W., Palgrave Macmillan,
2010
- L'Entrepreneur
socialement engagé*,
Martin M., Rossi M. et Straub T.,
in *Le management durable au
cœur des organisations*, Hermes
Science Publications, 2011

Streamline

- Tomorrow Now, When
Design Meets Science Fiction*,
Midal A., Mudam, 2007
- Streamlining Design, Stream-
lining America in the 1930s*,
Cogdell C., University of Penn-
sylvania Press, 2004

Viellissement

- Pflegebedürftigkeit und
Langzeitpflege im Alter*,
Höpflinger, F. et alii, Hans
Huber, 2011, version française
prévue pour 2011
- Vers un vieillissement actif*,
Fragnière J.-P., Socialinfo, 2011



Monique Boillat

C'est dans son atelier de Château d'Œx que Monique Boillat, 78 ans, a conçu le découpage de la couverture d'*Hémisphères*, un travail qui lui a pris plusieurs semaines. Elle explique que décélérer, c'est savoir mettre la pédale douce. Car en faisant les choses à toute vitesse, on brûle les étapes inutilement.

Couverture



Albertine Bourget

Cette journaliste freelance basée à Berne s'est intéressée à la finance durable et au *slow management* dans ce numéro. Elle trouve que la décélération serait un bon titre d'épisode pour la série *The Big Bang Theory*. Plus sérieusement, elle n'aime pas la sensation physique de la décélération, mais en apprécie les implications: revenir sur terre. Ce terme va, elle en est persuadée, entrer dans le langage courant, comme la décroissance.

Pages 38, 41, 64



Mathias Rossi

Ce professeur à la Haute école de gestion de Fribourg a participé aux articles sur l'investissement durable et sur l'entreprenariat senior. Il comprend la décélération comme un ralentissement de la croissance. Dans son domaine, les sciences de gestion, il s'agit moins ici de croître vite ou moins vite, mais plutôt de maîtriser cette croissance, et d'en mesurer la portée.

Page 43, Bulletin page 24



Sandro Bacco

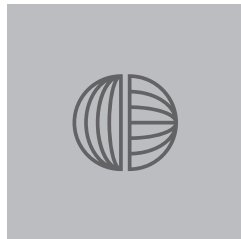
Ce graphiste chez LargeNetwork a conçu la maquette de la revue *Hémisphères*. Pour lui, la décélération se cache sans aucun doute au fond de son jardin ou entre deux savoureuses gorgées de bière.



Sylvain Menétray

Créateur de la revue *Dorade* et journaliste pour LargeNetwork basé à Paris, il a rencontré Apichatpong Weerasethakul et s'est intéressé au streamline dans ce numéro. Pour lui, l'idée de décélération a quelque chose de séduisant. C'est une notion qui lui fait penser à une forme de jouissance: bien manger, dormir, regarder le paysage, rêver, faire le chat.

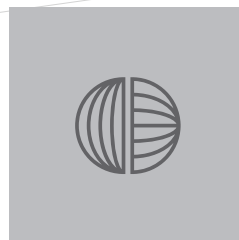
Pages 34, 56



Tania Araman

Genevoise établie dans le canton de Vaud, elle exerce le métier de journaliste depuis 2005. Elle est partie pour *Hémisphères* à la découverte du Studio Tibor Varga à Grimisuat (VS). Prendre le temps de découvrir le monde, retrouver le goût de la lenteur: voilà tout le bien qu'elle souhaite à l'Humanité en ce début de III^e millénaire.

Bulletin, pages 14-17



Yann Gross

Ce photographe vaudois formé à l'ECAL prend beaucoup plus de plaisir à photographier ses sujets lentement et à faire durer ses travaux durant des mois, voire des années. Il présente son travail *Lavina* dans ce dossier.

Pages 44-49



William Türler

Journaliste à LargeNetwork, William s'est penché dans ce numéro sur le rapport du luxe au temps. Il voit la décélération comme une philosophie, un choix de société possible, permettant de calmer le jeu et de limiter les gaspillages.

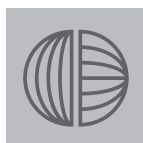
Pages 60-62



Laurence Ossipow

Pour cette chercheuse, ethnologue et enseignante à la Haute Ecole de travail social de Genève, la décélération est liée à un objectif de densité. Elle aimerait que tous les chercheurs et chercheuses aient le temps de pouvoir écrire des livres dans lesquels ils approfondissent une analyse. Décélérer, c'est cesser de multiplier pour approfondir.

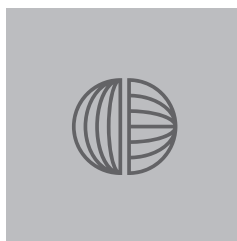
Page 23



Jean Perret

Le responsable de la section cinéma à la HEAD - Genève se consacre à des recherches sur la technique du ralenti. Il estime que ralentir participe du rêve récurrent de l'humanité: arrêter le temps.

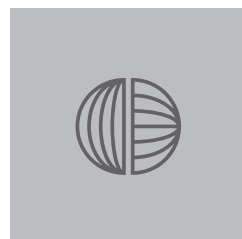
Page 37



Kotscha Reist

Ce professeur à l'Ecole cantonale d'art du Valais a initié le projet d'art contemporain «Querfeldein/A travers champs». En questionnant le rapport au paysage alpin, il a confronté les artistes à des temporalités diverses.

Page 63

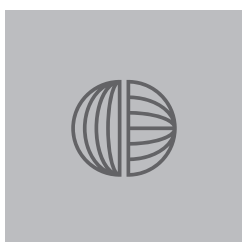


Arnaud Frauenfelder

Ce docteur en sociologie est professeur à la Haute Ecole de travail social de Genève et chargé d'enseignement à l'Université de Genève. Il confie que décélérer représente une sorte d'idéal pour un sociologue, celui de disposer du temps qu'il faut pour mener une analyse approfondie d'une réalité sociale.

Pages 18-22

CONTRIBUTIONS



Cybu Richli et Fabienne Burri

Cette paire de graphistes a réalisé la carte du monde dans le rabat de ce numéro. Leur studio de graphisme C2F, qu'ils ont fondé à Lucerne, réalise des travaux de design éditorial, d'information ou des identités visuelles.

Pour eux, un bon design décélère, forcément. www.c2f.to

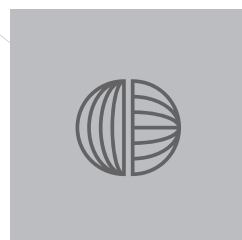
Rabat



Christophe Delay

Ce docteur en sociologie et adjoint scientifique à la Haute école de travail social de Genève, a participé à la recherche sur les jardins familiaux. Le concept de décélération le questionne dans sa pratique professionnelle de chercheur-enseignant. Il le voit comme une nécessité: celle de pouvoir prendre le temps de questionner les métamorphoses de nos sociétés contemporaines, à l'heure où le monde scientifique semble subir un processus d'accélération vers «l'excellence».

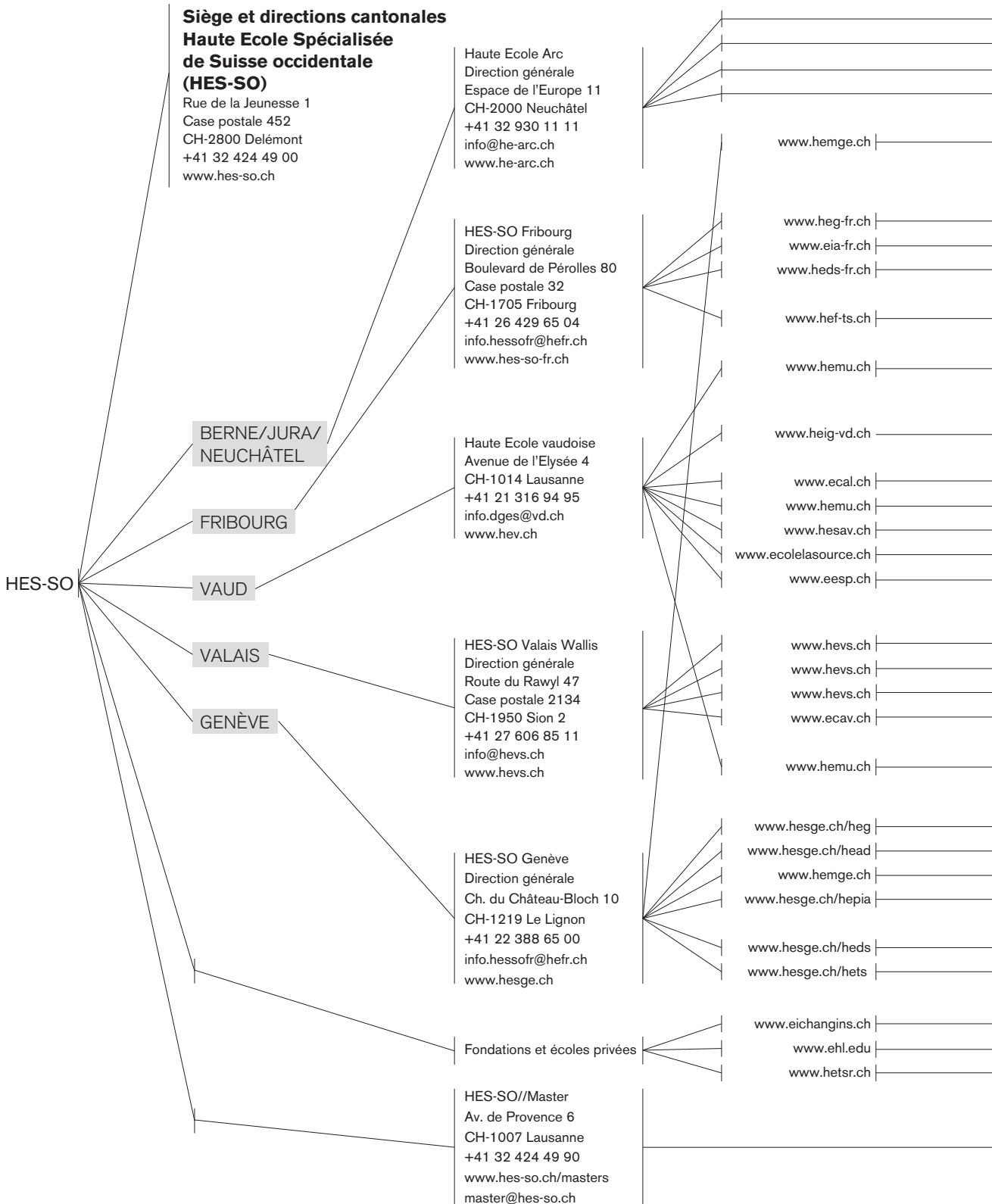
Pages 18-22



Laure Scalabrini

Cette assistante diplômée à l'Université de Fribourg et assistante de recherche à la Haute école de travail social de Genève est actuellement doctorante. Elle a participé à la recherche sur les jardins familiaux, où elle a observé que les jardiniers consacraient un temps fou à leur parcelle. Une façon pour eux de décélérer, mais aussi de s'accorder un temps qu'ils maîtrisent.

Pages 18-22



- Haute Ecole Arc Ingénierie – HE-Arc Ingénierie
- Haute école de gestion Arc – HEG Arc
- Haute Ecole Arc Conservation-restauration
- Haute Ecole Arc Santé – HE-Arc Santé

- Haute Ecole de Musique de Genève HEM – Site de Neuchâtel

- Haute école de gestion de Fribourg – HEG-FR
- Ecole d'ingénieurs et d'architectes de Fribourg – EIA-FR
- Haute école de santé Fribourg – HEdS-FR
Hochschule für Gesundheit Freiburg
- Haute Ecole fribourgeoise de travail social – HEF-TS

- Haute Ecole de Musique de Lausanne HEMU – Site de Fribourg

- Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD
- ECAL/Haute école d'art et de design Lausanne
- Haute Ecole de Musique de Lausanne – HEMU
- Haute Ecole de Santé Vaud - HESAV
- Haute Ecole de la Santé La Source – HEdS-La Source
- Haute Ecole de travail social et de la santé – EESP – Lausanne HETS&Sa-EESP

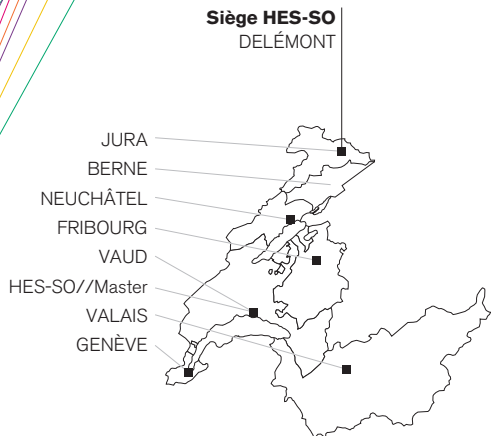
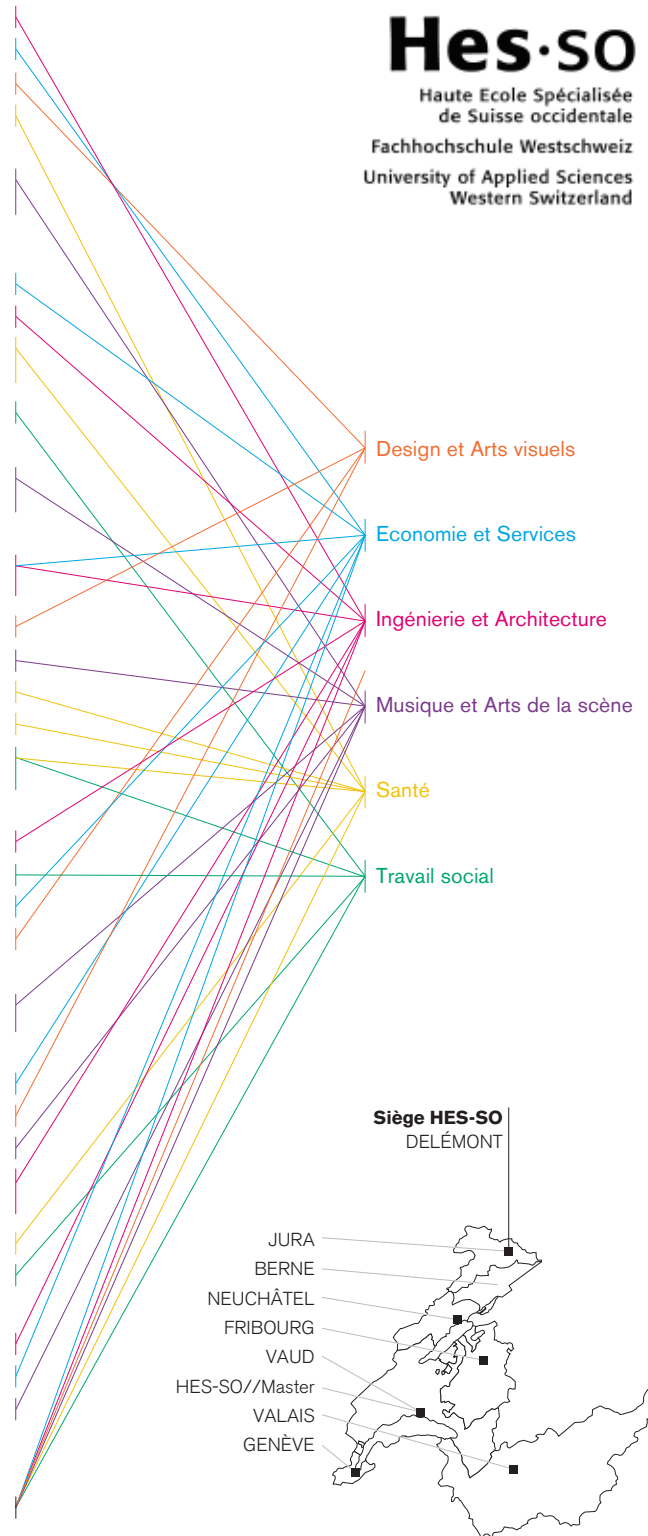
- HES-SO Valais Wallis – Sciences de l'ingénieur-e
- HES-SO Valais Wallis – Santé & Social
- HES-SO Valais Wallis – Economie & Services
- Ecole cantonale d'art du Valais – ECAV

- Haute Ecole de Musique de Lausanne HEMU – Site de Sion

- Haute école de gestion de Genève – HEG-GE
- Haute école d'art et de design Genève – HEAD
- Haute Ecole de Musique de Genève – HEM-GE
- Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève – hepia
- Haute Ecole de Santé Genève – HEdS
- Haute école de travail social Genève – HETS-GE

- Ecole d'ingénieurs de Changins – EIC
- Ecole hôtelière de Lausanne – EHL
- Haute école de théâtre de Suisse romande – HETSR – La Manufacture

- HES-SO//Master



- Couverture: découpage original de Monique Boillat sur le thème de la fable de Jean de La Fontaine *Le Lièvre et la Tortue*. Rabat: infographie, C2F
- p. 4 Kingda Ka, Six Flags Great Adventure, Jackson, New Jersey, Etats-Unis: Dusso Janladde Adrián García Candel Carlita Johnson
- p. 5 Thierry Parel
- p. 6 DR
James Vaughan
Yann Gross
Thierry Parel
Hefti Images
Benjamin Schulte
Made In Sàrl, Geneva, Switzerland
Olivia de Quatrebarbes
- p. 8 DR
- p. 9 DR
- p. 10 Eadweard Muybridge, Palo Alto, 1879, publié dans *The Attitudes of Animals in Motion: A Series of Photographs Illustrating the Consecutive Positions Assumed by Animals in Performing Various Movements*, United States, 1881 (Athletes. Walking High Leap). Luigi Russolo, *La Rivolta*, 1911
- p. 11 *Perpetual Motion* de Norman Rockwell (1894–1978) *Popular Science magazine*, Vol. 97, No. 4 (October 1920), Bonnier Corp. New York
NASA image by Jeff Schmaltz
- p. 13 Domenico Mendicino
- p. 15 DR
- p. 16 *Cyclopaedia Plates* (Vol. 1- page 1), publié par Ephraim Chambers, Londres, 1728

- p. 18 Véronique Botteron
- p. 20 Thierry Parel
- p. 22 Thierry Parel
- p. 25 Benjamin Schulte
Bertrand Rey
- p. 26 Domenico Mendicino
- p. 27 Joël Tettamanti
- p. 29 Haute Ecole de Conservation-restauration de Neuchâtel – HE Arc
- p. 30 Hefti Images
- p. 31 Hefti Images
- p. 32 Hefti Images
- p. 33 Hefti Images

ICONOGRAPHIE

- p. 35 DR
- p. 37 Anthony Leuba
- p. 39 Joël Tettamanti
- p. 40 Bertrand Rey
- p. 42 Benjamin Schulte
- p. 43 Jean-Luc Cramatte
- p. 44 Yann Gross
- p. 46 Yann Gross
- p. 47 Yann Gross
- p. 48 Yann Gross
- p. 49 Yann Gross
- p. 51 Joël Tettamanti
- p. 52 Benjamin Schulte
- p. 54 Bertrand Rey
2010 Warner Bros.

- p. 56 Joël Tettamanti
- p. 57 *Streamline*, Type specimen sheet cover, 1939, designer inconnu
- p. 58 Olivia de Quatrebarbes
- p. 59 Olivia de Quatrebarbes
- p. 61 Anthony Leuba
- p. 62 Jean-Luc Cramatte
- p. 63 ECAV/Querfeldein vol. 2, Mathias Kaspar
- p. 65 Joël Tettamanti
- p. 68 Jan Van schijndel
Mait Jürriado
- p. 70 Emmanuelle Bayart
- p. 71 Joël Tettamanti
- p. 75 Made In Sàrl, Geneva, Switzerland
- p. 77 Made In Sàrl, Geneva, Switzerland
- p. 79 Jean-Luc Cramatte
- p. 82 Bertrand Rey
DR
Jean-Luc Cramatte
Thierry Parel
Philippe Jarrigeon
DR
Yann Gross
Olivia de Quatrebarbes
- p. 83 Véronique Botteron
Anthony Leuba
Bertrand Rey
Véronique Botteron
Albertine Bourget
Véronique Botteron
C2F
Véronique Botteron
Rabat: World History
Archive/Newscom
Dos de couverture: détail du découpage original de Monique Boillat sur le thème de la fable de Jean de La Fontaine *Le Lièvre et la Tortue*.

HÉMISPHERES
La revue suisse de la recherche
et de ses applications
www.revuehemispheres.com

Edition

HES-SO
Siège
Rue de la Jeunesse 1
2800 Delémont
Suisse
T. +41 32 424 49 00
F. +41 32 424 49 01
hemispheres@hes-so.ch

Comité éditorial

Rico Baldegger, Luc Bergeron, Claudio Bolzman,
Philippe Bonhôte, Jean-Michel Bonvin, Rémy Campos,
Annamaria Colombo Wiget, Angelika Gusewell, Lysianne
Léchoat Hirt, Philippe Longchamp, Max Monti, Vincent Moser,
Pierre Pompili, Laurent Sciboz, Anne-Catherine
Sutermeister, Marianne Tellenbach

Réalisation éditoriale et graphique

LargeNetwork
Press agency
Rue Abraham-Gevray 6
1201 Genève
Suisse
T. +41 22 919 19 19
info@LargeNetwork.com

IMPRESSUM

Responsables de la publication

Pierre Grosjean, Gabriel Sigrist

Direction de projet

Geneviève Ruiz

Rédaction

Tania Araman, Bertrand Beauté, Benjamin Bollmann,
Albertine Bourget, Jean-Cosme Delaloye, Cécile Gavlak,
Geneviève Grimm-Gobat, Cynthia Khattar,
Melinda Marchese, Sylvain Menétrey, Christophe Mettral,
Geneviève Ruiz, Francesca Sacco, Daniel Saraga,
William Türler, Emilie Veillon, Alexandre Willemin

Images

Emmanuelle Bayart, Véronique Botteron, Jean-Luc
Cramatte, Olivia de Quatrebarbes, Yann Gross, Hefti Images,
Anthony Leuba, Made In Sàrl, Domenico Mendicino, Thierry
Parel, Bertrand Rey, Benjamin Schulte, Joël Tettamanti

Maquette & mise en page

Sandro Bacco

Relecture

Alexia Payot, Samira Payot
www.lepetitcorrecteur.com

Couverture

Découpage original réalisé pour HEMISPHERES
par Monique Boillat

N°ISSN 2235-0330

La présente revue a été imprimée en novembre 2011 sur les presses de Pressor SA à Delémont.

Le caractère Stempel Garamond (serif) est basé sur le travail que le graveur Claude Garamond (1480-1561) effectua lors de la création de la célèbre Garamond.

Le caractère Akzident Grotesk (linéale) a été créé par la fonderie H. Berthold AG en 1896.

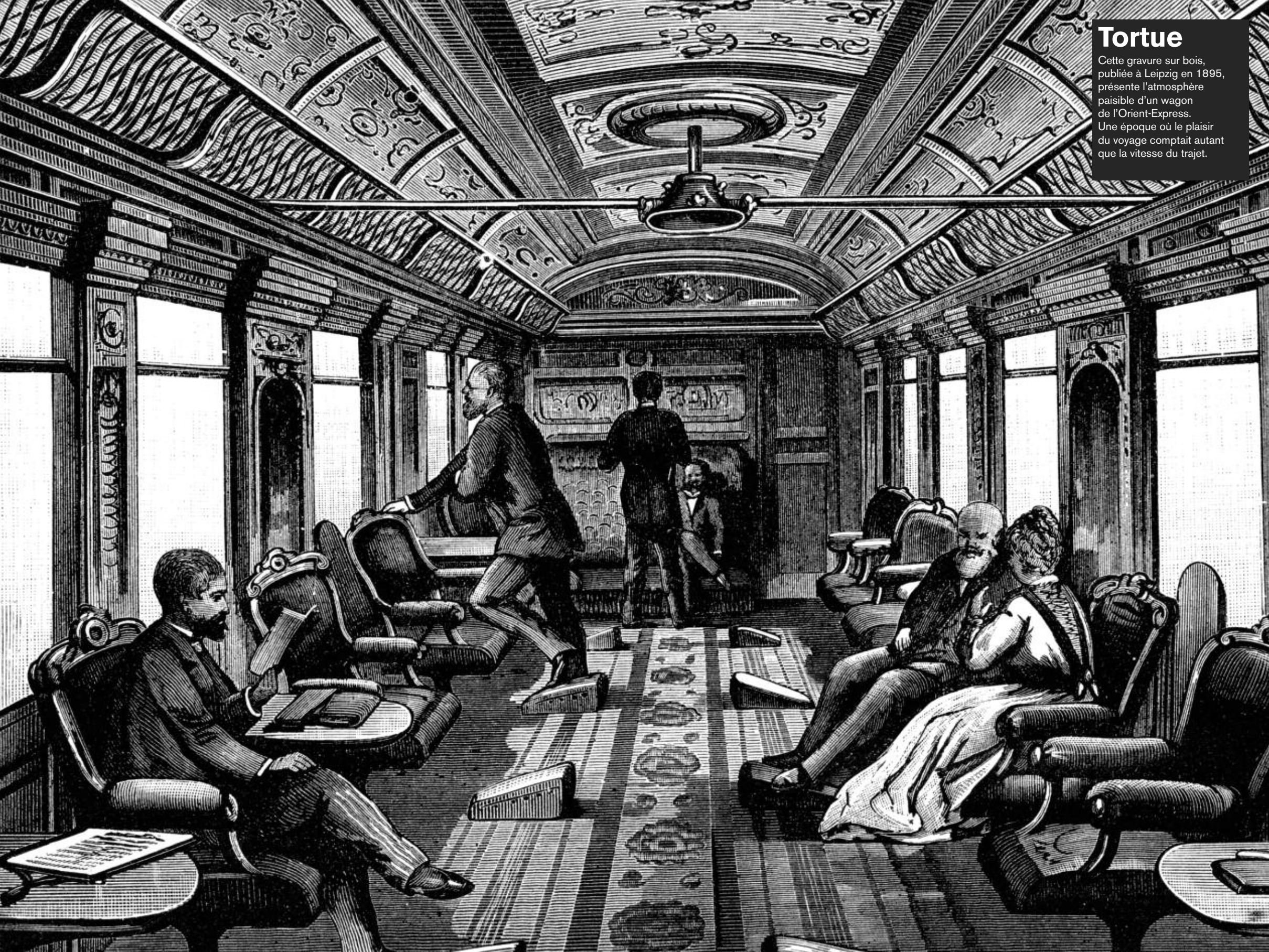
Le papier est un FSC Edixion offset blanc 100 g/m² et 250 g/m².

La revue a été tirée à 14'000 exemplaires.

Imprimé en Suisse.

Tortue

Cette gravure sur bois, publiée à Leipzig en 1895, présente l'atmosphère paisible d'un wagon de l'Orient-Express. Une époque où le plaisir du voyage comptait autant que la vitesse du trajet.





CHF 9.- €7.-

N°ISSN 2235-0330



9 772235 033009 02